

L'histoire du gardien de l'île Louët
Louis Réguer et de sa famille
de 1889 à 1939.

ISBN 978-2-7466-4183-9



9 782746 641839

AU PIED DU PHARE



MARIE RÉGUER

AU PIED DU PHARE

MARIE RÉGUER

Au pied du phare

*L'histoire du gardien de l'île Louët et de sa famille, est
racontée par l'aînée des enfants Désirée puis Marie.
Leurs souvenirs écrits sur des cahiers d'écolier ont
été collectés par la fille de Marie, Marguerite.*

Louis Réguer

Né à la ferme du Guerral en 1864, propriété de M^r Kersauzon, tenue par son père, Louis Réguer était l'un des plus jeunes de la famille.

Il avait fréquenté l'école trois jours disait-il, son frère ayant eu besoin de ses sabots, il ne pouvait plus déceimment y aller. À douze ans, Louis s'embarqua comme mousse et fit du cabotage. Il alla à Bilbao, Cardiff, Portsmouth et garda un mauvais souvenir des tempêtes de la mer d'Irlande. Il avait appris quelques mots d'anglais : « smoke the pipe, drink the wine, come here Johnny ! » Les Johnnies étaient les marchands d'oignons qui partaient de Roscoff pour vendre leurs chapelets de porte en porte dans les villes anglaises et en Irlande. Lorsque la tempête les bloquait, ils apprirent à faire de la dentelle et rapportèrent cet art chez eux.

Puis ce fut le service militaire pendant lequel il fut gabier, chargé de l'entretien et de la manoeuvre des voiles et du gréement. Il navigua à bord de différents bateaux dont le Borda qui appartenait à l'école navale. On y apprenait la théorie comme le catéchisme :

– Qu'est-ce qu'une videlle ?

– C’est une série de points croisés pour réparer la déchirure d’une voile, dans le civil, une reprise.

Au Borda, il apprenait la pratique aux futurs officiers de marine ainsi que les nœuds : nœuds plats, nœuds de vache, demi-clés et les épissures. Le service militaire terminé, il revint au Guerral, mais les travaux de la ferme ne le passionnaient pas, désormais la mer l’attirait et il s’enquit d’un autre métier.

On lui proposa le poste de gardien de phare au Château du Taureau. Le travail n’était pas très compliqué : il devait allumer une grosse lampe à pétrole au coucher du soleil puis l’éteindre au lever du jour. Quel ennui pour un jeune homme actif ! Louis Réguer, s’ennuyait ferme. Il allait bien pêcher à marée basse, mais c’était peu !

Dans son désœuvrement, il pénétra dans la pièce où était installé le télégraphe. Il commença par l’examiner, puis il ne put se retenir de toucher ceci, puis cela et sans savoir comment, l’appareil se mit en marche. C’était amusant à voir ! Au bout d’un moment, il aurait bien voulu l’arrêter, mais il ne savait comment faire.

Pendant ce temps, à Morlaix, la Poste recevait un

message incompréhensible et qui n’en finissait pas. On prévint l’ingénieur des Phares et Balises.

– Il se passe quelque chose de grave au Château du Taureau ! Le télégraphe marche sans arrêt et on ne comprend rien aux messages. À moins que le gardien ne soit devenu fou !

L’ingénieur fit rassembler l’équipage de la baleinière de service. Il s’assit à la barre sur un tapis de drap bleu. La baleinière fendait l’eau avec rapidité sous l’impulsion de huit rames qui manœuvraient avec un ensemble parfait, on souquait dur ! On souquait dur tellement inquiets au sujet du gardien ! Cependant, en approchant du rocher, l’ingénieur distinguait le gardien venu l’accueillir jusqu’au bord de l’eau. Il paraissait normal, il n’avait rien d’un fou et l’inquiétude de l’ingénieur fit place à une grande colère.

– Qu’est-ce qui vous prend de télégraphier ?

– Ben ! Je m’ennuyais. Je suis allé voir ce télégraphe et je n’ai pas su l’arrêter !

– C’est une vie de prisonnier que je mène ici ! Si vous me donniez un canot, la vie serait possible. Donnez-moi un canot ou je m’en vais ! Et à la nage, s’il n’y a

pas d'autre moyen !

Cette fois, c'était le gardien qui était en colère et l'ingénieur avait du mal à le calmer.

- Le poste de l'île Louët va être vacant dans quelque temps, mais c'est un poste pour un ménage, la femme est l'auxiliaire de son mari.
- Donnez-moi un congé, que je puisse aller chercher une femme répliqua le gardien.

Et ce fut une chose convenue, Louis avait alors 25 ans. Il eut son congé et se mit en quête d'une jeune fille qu'il pourrait épouser.

Marie de Saint-Antoine, sa belle-soeur, avait une sœur, Marie-Rose. C'était une jeune fille tout à fait bien, à qui il plaisait aussi. On le recevait à bras ouverts. Un jour, il aperçut une toile d'araignée dans un angle de la maison. L'idylle était terminée. Marie-Rose ne s'en remit pas et finalement, après le mariage de son amoureux, elle prit le voile au couvent des Ursulines à Morlaix.

Françoise Pape

Louis Thomas son copain, emmena le gardien Louis Réguer, au pardon de Ploujean. Il allait voir sa promise et d'avance, il savait qu'elle serait accompagnée de Françoise Pape, qui pourrait très bien plaire au gardien de phare.

Françoise Pape, était née en 1869 à Morlaix, dans la Grand'Rue, où sa mère tenait une boutique de tissus. Son père était allumeur de réverbères, avec un long bâton muni d'un crochet et d'une veilleuse, il ouvrait la vitre, puis le gaz et présentait la petite flamme de la veilleuse. Le gaz allumé, il refermait la vitre et passait au suivant ; il parcourait ainsi la ville à la tombée de la nuit puis revenait au matin, pour les éteindre.

La petite Françoise, n'était pas de santé très brillante. Tous les matins, il fallait supplier pour qu'elle avalât un petit déjeuner, qu'immanquablement, elle vomissait sur le chemin de l'Asile du Poan Ben. C'est ainsi qu'étaient désignées les Écoles Maternelles qui ne ressemblaient en rien à celles d'aujourd'hui. Les enfants, assis sur des gradins, devaient principalement réciter leurs prières. Les rentrées et les sorties étaient scandées par le claquoir.

À cinq ans, Françoise appelée par son prénom breton, Soizic, perdit sa mère. On supposa que c'est la tuberculose qui l'emporta car la rue était malsaine, avec son caniveau au milieu et de plus, sans soleil. La petite fille fut envoyée à Ploujean, chez un oncle et une tante, dans une jolie ferme dénommée, Traou Nevez Bian ; celle-ci a toujours paru un paradis pour Soizic. Devant la maison, dans la cour, se trouvaient une fontaine et un beau lavoir où il faisait bon laver, même en hiver. Un poirier se penchait au-dessus, laissant tomber, au grand dam de la petite Soizic, ses poires bien mûres, dans l'eau savonneuse.

Le père de Françoise se remaria, mais l'oncle et la tante refusèrent de la confier à sa mam'crampouez, autrement dit sa belle-mère. Elle resta donc à Traou Nevez Bian, où elle se portait beaucoup mieux qu'à Morlaix. L'été, on la sortait du lit à cinq heures du matin, pour aller garder les vaches, avant d'aller à l'école chez les bonnes sœurs. Elle avait du mal à se lever si tôt, cependant, elle aimait à se trouver dans les champs à cette heure matinale, avec son troupeau, dans la rosée. Le soir, après la classe, il fallait encore aller aux champs avec les bêtes, jusqu'à la nuit.

Son père venait souvent aider à la ferme. Un jour, il tomba de la charrette de foin et se tua. À partir de ce moment, elle devint la vraie fille de la maison.

Les bonnes sœurs étaient contentes du travail de leur élève qui apprenait bien. Elles auraient voulu « la pousser » un peu, mais la tante Marivonnik était boîteuse, et avait beaucoup de peine à faire son ménage, à soigner les bêtes et les hommes : tonton Fench et tonton Laou.

À douze ans, Soizic dut rester à la maison pour aider aux travaux. Après la traite du matin, elle devait porter le lait à Morlaix : un pot sur la tête, un autre au dos, attaché par des bretelles. Le lait du soir devait être porté de la même façon et ensuite distribué à ses clientes dans les diverses rue de Morlaix. La route était longue : quatre kilomètres, quatre fois par jour. Les pots étaient lourds et bien souvent la chaleur accablante. Plusieurs fois, on l'avait vue poser le pot qu'elle portait sur la tête et s'accouder au petit mur qui longe la rivière, pour y poser celui qui la tirait aux épaules. Des dames charitables en avaient parlé à sa tante en lui faisant remarquer qu'on en demandait trop à une gamine de son âge : seize kilomètres par jour avec la charge. Mais Soizic était solide

maintenant, même si elle n'était pas grande, et la tante était insensible à la fatigue de la fillette. Quelques années plus tard, son demi-frère Jean fut orphelin à son tour ; il arriva à la ferme et c'est lui qui fut chargé de porter le lait. On lui fit une charrette à bras et la tâche lui fut beaucoup plus aisée.

Les jours s'écoulaient paisiblement à la ferme. Le soir, à la veillée, on parlait de la guerre de 1870 à laquelle tonton Laou avait pris part. Il avait souffert de la faim et racontait que plusieurs de ses camarades s'étaient jetés sur la nourriture quand ils avaient pu en trouver et en étaient morts. Tonton Fench, lui, avait participé à la conquête de l'Algérie et quand il en parlait, il arrivait toujours à cette conclusion :

– Ce que je regrette le plus, c'est de n'avoir pas pu tuer mon capitaine.

Le dimanche était fête. Ils étaient républicains, mais tous les dimanches, ils allaient à la messe. À tour de rôle, on était de garde : celui-là allait à la messe de sept heures pendant que les autres soignaient les bêtes. On faisait grande toilette, et rasés de près, les tontons avaient fière allure en se rendant à la messe de dix heures. Tout le long

du chemin, on rencontrait des groupes qui se rendaient au bourg de Ploujean pour la messe. On allait au bureau de tabac boire un petit coup et au son de la cloche, le café se vidait du flot des hommes qui entraient à l'église.

Après l'office, les fidèles se répandaient dans le cimetière qui entoure l'église et faisaient visite à leurs tombes. Puis le secrétaire de Mairie ou le Garde champêtre montait « sur la pierre » et annonçait aux administrés les arrêtés et décisions prises par le Conseil Municipal. On allait ensuite commenter les nouvelles au café avec les amis et faire provision de tabac pour la semaine. À midi, autour de la table familiale, on apprenait les nouvelles à ceux restés à la maison. Les nouvelles politiques et sociales qu'on tenait du garde-champêtre, les nouvelles religieuses qu'on tenait du curé en chaire. L'après-midi, on jouait à la galoche ou aux quilles avec les voisins, ceux du Traon Nevez bras et les autres.

Le jour du pardon de Saint-Efflam, la lieue de grève, on se postait au bord de la route pour regarder les bourgeois de Morlaix qui s'y rendaient, en calèches et autres voitures à chevaux. On s'asseyait sur la murette ou au bord d'un champ surélevé pour mieux voir le défilé, les

dames avec leurs grands chapeaux à fleurs et leurs robes à falbalas et leurs ombrelles. C'était un beau spectacle qu'on tâchait de ne pas manquer puisqu'il était gratuit ; on venait de toutes les fermes avoisinantes et même du bourg. C'était très impressionnant, tous ces équipages qui se suivaient, au galop de leurs chevaux, dans un nuage de poussière.

On ne manquait pas non plus les pardons du voisinage. Le jour du pardon, on invitait à dîner les parents et amis. On se retrouvait au bourg après la grand-messe qui était une belle cérémonie et on regagnait la ferme pour manger le far traditionnel. L'après-midi, on allait aux vêpres. Soizic revêtait par dessus son costume traditionnel, un magnifique châle brodé à franges de soie qui lui descendait jusqu'aux talons. Elle possédait deux de ces magnifiques châles : l'un vert foncé, l'autre rouge ponceau. Le tablier de soie était également brodé. La coiffe des grands jours, dont la cornette était en tulle richement brodé, différait de la coiffe ordinaire, la touquen ; mais touquen ou cornette, Soizic avait du mal à y loger son énorme chignon. Plusieurs fois, à Morlaix, on lui avait demandé de vendre ses magnifiques cheveux

noirs, car cela se faisait couramment. Mais pour rien au monde, Soizic ne se serait pas séparée de ses cheveux qui lui descendaient plus bas que la taille.

Pour la procession, le curé désignait en chaire les trois porteurs de la croix qui devaient se relayer, les porteurs des reliques et des bannières. Huit jeunes femmes portaient la Sainte Vierge et des jeunes filles, leurs bannières. C'était un grand honneur que d'être désigné pour porter à la procession, aussi cet honneur se payait. Le curé annonçait en chaire, le dimanche suivant, les dons des porteurs.

Après les vêpres et la procession, on visitait les boutiques qui s'étaient installées pour l'occasion : petits bazars qui étalaient leurs trésors rutilants et faisaient l'admiration des bambins. L'air retentissait des bruits discordants des trompettes, des crécelles, et des mirlitons, très en vogue à cette époque. Les marchandes venaient aussi vendre des fruits selon la saison : des pommes, des poires, des noix et en été des cerises noires de Plouégat-Guerrand, qu'on achetait pour quelques sous et des babioles pour ceux restés à la maison. Cependant, il ne restait guère de cerises, car lors du retour les enfants les mangeaient

toutes, se barbouillant de leur jus noir. Les jeunes gens faisaient « chinadeg¹ ». Le jeune homme offrait pour deux sous de noix à la jeune fille choisie, lui portait son parapluie et ils se promenaient ainsi dans le bourg bras dessus dessous. Quand un jeune homme accompagnait le couple, on l'appelait « ar chi » : le chien, autrement dit, le chaperon.

C'est donc au pardon de Ploujean, qui avait lieu à Pâques que Soizic fit la connaissance de ce jeune homme de bonne prestance : Louis Réguer.

L'affaire était bien amorcée et Louis sut la faire ronfler. Le mariage était décidé pour le mois de mai. Quand le curé de Ploujean dut publier les bans à la grand'messe du dimanche, les oncles de Soizic étaient présents.

Le curé ne put s'empêcher de faire quelques commentaires :

- Il est vraiment très regrettable de voir une jeune fille aussi bien, aussi dévote, épouser un mécréant !

Les oncles n'en furent pas froissés car ils étaient heureux du mariage et en vieux républicains, n'entendaient pas se laisser mener par le curé, surtout pour le choix du

¹ *Leur cour*

mari de leur nièce, eux qui étaient célibataires.

Cet incident fit quelque bruit parmi la population. Le curé avait-il le droit d'émettre son opinion publique ? Mais comme le gars traité de mécréant n'était pas de Ploujean, après tout le curé avait raison de démolir le paroissien de Plouézoch.

Après le mariage, Soizic, alla au Guerral en attendant la nomination de son mari. Pendant une quinzaine de jours, elle vaqua aux travaux du ménage et garda les vaches en compagnie d'un jeune cousin de son mari : Pipi² Postic.

² *Diminutif de Pierre en breton*

L'île Louët

Par une belle journée de juin 1890, un bateau de Dourduff amena le jeune couple à l'île Louët. Dans le panier noir, il y avait : une livre de beurre, un morceau de lard, du café, et un pain de sucre. Avec un pain de cinq livres, un sac de pommes de terre et un louis d'or en poche, ils prenaient leur élan dans la vie.

– Va Doué, dit Soizic ! Jamais je ne pourrai rester si longtemps ici !

C'était son premier voyage sur l'eau et elle n'avait aucune notion de la mer. Elle était paysanne et pas du tout marin. Elle n'était pas plus enchantée que ça de vivre dans une île, loin de partout. Elle était sociable et avait peur de souffrir de la solitude. Cependant, la maison lui plut avec son sol recouvert de grandes dalles bleues.

La cuisine était grande, une grosse table rectangulaire, bien solide trônait au milieu. Une grande cheminée et l'âtre, en pierre de taille, était surélevé de façon à pouvoir ranger le bois dessous, promettait de belles flambées. Une alcôve, avec des rideaux à pompons, isolait le lit. Un buffet-vaisselier, une armoire et un fourneau à charbon de bois complétaient les meubles de la cuisine.

Un placard réservé à l'ingénieur était plein de vaisselle :

un service de table en porcelaine à dessins bleus, un service à café assorti, un service de verres en cristal, des couverts en argent. L'ingénieur avait fait apporter, pour son confort, une table ronde en merisier et un fauteuil. Une chambre à coucher se trouvait au rez-de-chaussée et les mansardes étaient réservées, l'une à l'ingénieur, l'autre au conducteur de travaux. Dans chacune se trouvaient, un grand lit de cuivre, une table de toilette avec un pot à eau et une cuvette en faïence blanche. En voyant le petit jardin, Soizic se sentit un peu réconciliée avec son île. Elle pourrait y cultiver quelques légumes et y faire pousser des fleurs, son âme paysanne aurait une petite satisfaction.

Louis était un homme pratique et de décision. Il jugea indispensable et urgent d'instruire sa femme dans l'art de manoeuvrer le canot. Il lui apprit d'abord à ramer d'un seul aviron, puis des deux. Il fallait ensuite apprendre à godiller, art plus difficile et Soizic n'y mettait pas toute l'ardeur dont elle était capable.

– À quoi bon la godille ! Je sais ramer, c'est suffisant. Je ne vois pas l'utilité de savoir godiller.

Louis décida d'employer le grand moyen, le seul, l'unique. Il fit embarquer sa femme, lui tenant galamment

le canot près de l'escalier et, prenant l'un des avirons, il poussa le canot de toutes ses forces. Soizic, seule dans le canot, avec un seul aviron, n'avait qu'une ressource : godiller. Elle commença par invectiver son mari, mais les paroles ne servaient à rien et elle se rendit compte que plus elle attendrait à se mettre à l'oeuvre, plus loin le canot serait emporté par le courant. L'épreuve terminée avec succès, les félicitations du mari n'arrêtèrent pas les reproches de la jeune femme.

– Est-ce qu'on fait des choses pareilles ?

En février 1891, naquit une fille. La femme de l'ingénieur avait demandé à être la marraine et nomma sa filleule Désirée, parce qu'elle n'avait pas d'enfant. Mais en déclarant sa fille à la mairie, le père avait d'abord fait inscrire les prénoms de sa femme : Marie Françoise, puis Désirée. L'année suivante il y eut encore une fille Jeanne-Marie, aux cheveux roux et deux ans plus tard encore une petite rouquine fit son apparition. On l'appela Nancy, prénom qui était en usage dans la famille Réguer. En 1896, ce fut un garçon qui naquit. Prénommé François, on l'appelait rarement François, c'était Ar pod¹ et nous

¹ *Le garçon*

l'avons tous appelé Pod.

La famille grandissait rapidement, mais les affaires n'allaient pas mal non plus. Louis Réguer était bon pêcheur et dès que le poisson ne mordait plus, il courait pieds nus, pantalon retroussé, vendre son poisson au bourg. Toujours courant, il devançait les autres marchandes de Carantec qui l'invectivaient et l'insultaient. Quand il avait le temps il leur répondait, mais l'essentiel était de vendre vite pour retrouver son canot à flot. Il s'était arrangé avec son frère Saprestiri¹ du Dourduff pour avoir un parc à huîtres à l'île Louët. Le frère n'était que le prête-nom, car tout le travail était fait par Louis. Le nais-sain venait par bateau de Marennes dans des caisses dont il prenait livraison en rade. À toutes les grandes marées, il travaillait à son parc et c'est ainsi qu'un jour d'hiver, il prit froid et eut une double congestion pulmonaire.

Lorsque Désirée eut 7 ans on lui dit qu'il fallait aller à l'école. Elle n'avait jamais entendu parler d'école, ni de classe, ni de maîtresse.

Si elle n'y allait pas, Maryvonne, la cousine qui louche, lui chanterait « Azen kornic kàdor skol !² »

¹ Car il ponctuait son langage de l'expression « Saprišti »

² « Âne cornu va à l'école, ou je jeterai de la boue contre ta porte ! »

Elle était indignée que la cousine lui chanta cette chanson ironique, quelle méchante femme !

Désirée se trouvait très bien à la maison, elle jouait, mangeait, elle était avec ses jeunes frères et soeurs. Notre mère lui avait appris à épeler des mots mais elle ne savait pas vraiment lire. Un jour, maman lui acheta de nouveaux vêtements : une robe écossaise jaune, bleue et verte, avec des boutons brillants.

– C'est comme des diamants.

– Des diamants, qu'est ce que c'est ?

– Eh ben ! Des choses brillantes comme des gouttes de rosée au soleil.

Elle devint pensive : des diamants... C'est vrai, les boutons étaient comme des gouttes de rosée. Elle vit aussi qu'on lui avait fait des sarraus neufs avec des petits carreaux bleus et roses. Désirée trouvait cela fort joli, en revanche, aller à l'école lui paraissait bien souciant. Mais il y avait la cousine... Un matin maman l'emmena au bourg de Carantec, habillée de neuf, avec la fameuse robe aux boutons de soi-disant diamants. Aller ainsi seule avec notre mère lui semblait insolite. Pourtant, elle ne savait pas encore que l'école allait être une prison...

Cette fameuse école était entourée de hauts murs avec une cour assez vaste, deux classes, un dortoir et la maison des bonnes soeurs. On était en février, les tilleuls étaient noirs et nus. Maman sonna à une porte, une jeune bonne vint ouvrir. Elle avait un air avenant et elle souriait.

– Ah ! Bonjour ! C'est toi ? Tu viens à l'école ?

Maman parlait sans s'arrêter. Une soeur vint et elles parlèrent longtemps tandis que Désirée regardait autour d'elle. Elle fut conduite au dortoir où les lits étaient séparés les uns des autres sur trois côtés par de hautes planches, comme des sortes d'alcôves. On vida le panier noir de ses affaires, sans qu'elle y fasse attention car elle était complètement ahurie. On la conduisit en classe. Il fallait descendre trois marches pour y entrer. Elle voulut rejoindre sa mère mais, discrètement, elle s'était éclipsée.

– Elle reviendra tout à l'heure ! lui dit la religieuse.

La salle était grande et on la fit asseoir sur le dernier banc, parmi des filles de huit à dix ans. Elles étaient environ quatre-vingt élèves dans cette classe. Devant elle, des têtes coiffées de vilains bonnets à trois pièces de couleurs sombres, remuaient en tous sens. Au bureau une

soeur vêtue de blanc, avec un tablier bleu, rappelait à l'ordre son troupeau à l'aide d'un claquoir. Elle était la plus jeune et la seule qui parla le français, toutes les autres filles s'exprimant exclusivement en breton. Elle ne connaissait personne et personne ne la connaissait. On lui donna une ardoise, une craie et on lui fit écrire et lire. Cela l'occupa fort.

À la récréation, elle fut entourée par un cercle de grandes.

– Qui es-tu ? D'où viens-tu ?

Une voix dit

– Je la connais, elle est du phare...

Elle était l'objet de la curiosité générale. Désirée n'aimait pas cela et sortit de ce cercle où on la regardait comme une bête curieuse.

Après la classe, les quatre-vingts filles, dans un grand bruit de sabots cloutés, se levèrent et beaucoup gagnèrent en hâte la porte. Elle voulait les suivre, elles rentraient joyeusement à la maison. Elle se précipita donc, elle aussi dans la cour, mais elle était inquiète à l'idée de devoir rentrer seule, à travers les champs et les grands bois ! Désirée était seule, absolument seule... Comment

pourrait-elle faire ?

Une main agrippa solidement mon bras.

– Ah non ! Pas toi ! Tu vas rester ici avec nous !

Quelle surprise, rester ici tandis que venait la nuit. Désirée fut conduite à la cuisine où elle vit de nouveau la bonne, elle sut plus tard qu'elle s'appelait Eugénie. Elle lui coupa une tartine de pain et étendit une couche de confiture rouge rubis qui sentait bon.

La nuit tombait. Elle se sentait bien triste, tout semblait laid, noir, lugubre, inconnu. Elle avait un sentiment d'abandon. Elle alla dans la cour déserte, effrayante, hostile. Il faisait presque noir, un chat qu'elle voulait caresser se faufila dans un trou qui passait sous le réfectoire. Elle vit deux billes vertes qui brillaient dans l'obscurité ; elle fut un peu effrayée car elle n'avait jamais vraiment vu de chat sauf, parfois, en passant près des cours des fermes.

Elle voyait bien que l'on ne viendrait pas la chercher. Ses parents s'étaient débarrassés d'elle. Pourtant, elle n'avait pas été désobéissante, n'avait pas peint sur les murs et n'avait rien renversé, alors ? On ne voulait plus d'elle, c'était sûr. Comme cette idée était triste, Désirée en avait le cœur broyé.

Eugénie, toujours elle, vint l'appeler et lui parla gentiment. Elle l'emmena de nouveau dans la cuisine où de la soupe cuisait sur le fourneau noir. Là il faisait bon sous la lumière de la lampe à pétrole qui était suspendue au dessus de la table. C'était une pièce accueillante. Désirée était sous la protection d'Eugénie, qui allait et venait, avec son sourire et ses manières douces. Malgré son cœur serré, elle se sentait un peu rassurée.

Lorsqu'arriva l'heure du coucher, une religieuse, soeur Marie-Sylvie, vint la prendre par la main. À la lueur d'une petite lampe pigeon éclairant fort peu, elle la conduisit par un escalier en spirale au dortoir où, après lui avoir désigné son lit, elle lui donna l'ordre de se coucher.

Désirée a beaucoup pleuré, beaucoup réclamé sa mère. Elle voulait rentrer à la maison. Elle haïssait cet univers. Elle pleurait encore, mais personne ne semblait y faire attention.

– Ah ! Où est donc ma famille, mes parents jeunes et gais, mes deux soeurs aux cheveux rouges et mon petit frère rose et blanc ? Où est notre foyer où les langues d'or du feu de bois lèchent le chaudron noir ?

Après que les sœurs fussent sorties de la chapelle qui se trouvait à côté du dortoir, l'une d'elle vint lui dire de dormir. Elle lui donna une pastille et plus tard une tisane.

Le lendemain Désirée dut se lever à sept heures, se peigner, puis se laver à la fontaine où le robinet ne donnait qu'un maigre filet d'eau, on ne se lavait que le visage et les mains. Ensuite elle descendit déjeuner. On la fit aller à la cuisine où Eugénie lui proposa un plein bol de café au lait bien crémeux, mais le cœur n'y était pas ! Encore abruti de sommeil elle ne comprenait pas ce qu'elle faisait là. Au moins, son engourdissement ne lui permettait pas d'avoir de trop tristes pensées.

À huit heures tapantes, les élèves entraient en classe dans le vacarme des sabots qui claquaient. À genoux sur le banc de notre table nous devions réciter des prières et dire des invocations mystérieuses.

À la sortie de la classe du matin on lui dit que son père avait apporté des choses pour elle. Le petit panier contenait une pelote de laine et un cornet de bonbons. Elle n'était donc pas tout à fait abandonnée ! On pensait à elle ! Un espoir renaissait.

Ici, Désirée était dans un monde de rigidité, de silence, de menaces. La vie était absolument réglée. Tout était dur, ennuyeux, froid. Il n'y avait jamais de chauffage, ni dans les classes, ni dans les dortoirs, ni ailleurs, sauf à la cuisine. On vivait à la dure, le froid glaçait et annihilait les cerveaux ; les doigts étaient gourds et ils faisaient mal. Il ne fallait pas se plaindre, cela ne se faisait pas. C'était la vie normale des écoliers d'alors.

Les sœurs avec leurs drôles de coiffes, semblaient indifférentes à ce que les élèves ressentaient et parfois il leur arrivait de battre les plus rebelles. Leur éducation était, en principe, religieuse, en fait, on leur parlait surtout du démon qu'il fallait craindre par dessus tout. Elles en faisaient une description réaliste. On l'avait vu danser au bal à Locqué, on l'avait reconnu à ses pieds fourchus et aux chaînes qu'il traînait.

Sur la route Désirée avait vu des traces, comme des traces de chaîne, dans la poussière, n'était-ce pas Satan qui était passé par là ? En fait ces empreintes avaient été laissées par les roues d'une bicyclette ! Elles étaient accablées par le poids de tous leurs péchés. On les leur rappelait sans cesse.

Elle eut bien du mal à s'habituer à cette vie de pensionnaire, si rude, si dénuée d'affection. Elle fit cependant rapidement des progrès. Elle suivait attentivement la baguette de la sœur sur les grands cartons suspendus près du bureau et, peu à peu, commençait à reconnaître les syllabes. Cependant, elle ne percevait pas du tout l'utilité de cela. Le travail de classe était mécanique et monotone, sans idéal ni poésie. Elles devaient, toute la journée, dire des prières et faire de longues copies. Il fallait apprendre par cœur de longues pages des livres saints et les réciter très vite, d'un ton monocorde. L'Histoire Sainte l'intéressait, c'était plein de récits poétiques : Le Jardin d'Eden avec Adam et Ève, Caïn et Abel, Jacob et ses douze fils, Moïse naviguant sur le Nil dans sa corbeille d'osier enduite de poix, cela faisait rêver.

Un vieux châtelain venait parfois contrôler l'enseignement des sœurs. Les élèves avaient le sentiment d'avoir la visite de Charlemagne ! Il choisissait un texte et le dictait à sa manière, qui était fort particulière. Sa prononciation était si précieuse et démodée qu'elle provoquait beaucoup de contresens. Avant sa venue, les élèves étaient prévenues de ses lubies mais cela ne leur permettait pas

toujours d'éviter les sermons de ce vieux magistrat au pieds en équerre.

Aux récréations, les filles faisaient des rondes. Désirée était habituée à jouer seule ou presque, les jeux collectifs ne l'attiraient pas. Elle préférait ses jeux à elle.

Habituellement, les filles qui habitaient loin ne rentraient pas chez elles lors des fins de semaine. Malgré tout, Désirée aimait les dimanches d'hiver. Elle espérait qu'elle aurait la visite de sa mère. Elle viendrait à la messe et lui apporterait du linge frais et deux sous de friandises.

À l'étude de neuf heures elles guettaient la porte de la cour par où entraient les visiteurs et les élèves. On disait à l'une ou l'autre : « ta mère ! ta mère ! ». Les femmes de la campagne entraient, gauchement, le panier au bras et elles donnaient pour la semaine du pain noir, du porc salé, du far etc...

Quand Désirée reconnaissait la coiffe de notre mère, son teint frais et son air de jeunesse, elle avait alors entre vingt sept et vingt neuf ans, son cœur éclatait de joie. Les autres filles aussi avaient des mères jeunes. Les unes avaient le teint bruni par l'air marin, les autres l'avaient tanné par leur vie à l'extérieur. La sienne était la plus belle.

Du panier à deux anses, elle sortait le linge frais repassé et bien plié. Parfois c'était quelques noix ou quelques figues. Parfois il y avait aussi une surprise de deux sous contenant six bonbons, un sifflet, un petit ustensile de cuisine, ou encore un serpent en matière indéfinissable qui pouvait s'étirer. Les visites, malheureusement, ne duraient que peu de temps. Ensuite notre mère devait repartir sur l'île où les plus jeunes l'attendaient. Après cette lumière du dimanche, le lundi paraissait terne et morne... Il fallait repartir pour huit jours de séparation.

Les noix qu'elle avait apportées lui permettaient de jouer, avec les camarades, à des jeux divers. Parfois, il arrivait que l'une d'entre elles ne triche : elle les ouvrait et elles les recollaient, bien soigneusement avec de la glu. Les filles qui ne connaissaient pas l'artifice s'indignaient quand, au cours du jeu, certaines mal recollées s'ouvraient et révélaient nos intentions frauduleuses.

Les jours de tempête, et c'était fréquent l'hiver, notre mère ne venait pas et il semblait que tout le dimanche était gâché. Il fallait attendre qu'un autre jour elle puisse venir nous voir.

Les beaux jours venant, une des soeurs emmenait

les filles faire des promenades dans la campagne, vers des fermes isolées. Leurs pieds chaussés de gros sabots étaient meurtris mais, elles découvraient dans les fossés pleins d'eau, les œufs des crapauds et des grenouilles et elles voyaient les fleurs nouvelles : boutons d'or, jonquilles, véroniques, stellaires. La période des nids venue, de méchants garnements allaient dénicher les œufs des oiseaux et venaient les jeter dans la cour de l'école. Les filles étaient outrées de voir couler le blanc et le jaune sur leurs vêtements. La méchanceté des garçons était connue mais personne ne songeait à les corriger de ces vilains défauts.

Au cours du mois de juin les élèves participaient à la préparation des fêtes religieuses. Pour la Pentecôte, il fallait transporter des fleurs à l'église. Elles allaient aussi fleurir la chapelle de l'île Callot. Le chemin pour s'y rendre était si particulier, si sableux, qu'elles avaient le sentiment de traverser le Sahara. À la Fête-Dieu elles transportaient des vases de fleurs au reposoir : des roses rouges et blanches exhalaient de merveilleuses senteurs, des gueules de loup, des digitales. Quel bonheur ! Au lieu de rester en étude dans l'affreux réfectoire qui sentait

le lard rance et le pain aigre, les filles faisaient des allers et retours entre l'école et le reposoir. Par la suite nous participions aux processions. Le spectacle était magnifique, les cloches sonnaient à toute volée. Tout ceci les mettait en joie. Il suffisait de peu pour les contenter !

Il y avait des épidémies de rougeole et autres maladies d'enfants. Un matin la bonne sœur apercevait les fameuses taches rouges sur certaines élèves. Elle leur ordonnait de se recoucher puis les purgeait avec de l'huile de ricin qui mettait les estomacs en révolution. Il fallait cependant l'avalier. Elle y ajoutait un morceau de sucre, mais celui-ci n'apaisait en rien l'écoeurement éprouvé. Au début les filles appréciaient le fait de rester au lit, bien qu'elles mijotaient dans la chaleur de la fièvre et souffraient de l'ennui. Ces quelques jours les reposaient de la dure vie de la pension, personne ne les grondait. Elles vivaient dans une ambiance de paix totale. À la longue, elles finissaient tout de même par s'ennuyer, elles n'avaient aucun livre à lire, aucun jouet pour les distraire, à moins qu'elles ne soient rejointes par une camarade souffrant du même mal.

Un jour la sœur déclarait qu'elles étaient guéries. Les

taches rouges avaient disparu. L'appétit revenait, les forces aussi et l'on avait grandi de quelques centimètres durant ce temps de repos. Il fallait se remettre dans le courant de la vie écolière, avec la conscience de ce que les autres avaient pris de l'avance et qu'il fallait rattraper le temps perdu.

Désirée se souvenait de son premier retour lors des vacances de Pâques. Maman vint avec le panier noir rempli de provisions et l'emmena vers le bois de pin, puis à la maison. Elles retraversaient le petit bras de mer du chenal de Roscof avec le canot. Elle revit cette grande cale dont elle connaissait chaque défaut, l'escalier qui montait vers le jardin. Le chien vint à sa rencontre en frétilant et lui fit mille démonstrations d'amitié. Un véritable ami ! Ses jeunes sœurs étaient là ainsi que son petit frère. Ce dernier ne la reconnut pas et détourna la tête. Cela la rendit un peu triste mais, après qu'elle l'eut promené un peu, après qu'elle lui eut parlé, ils refirent rapidement connaissance.

De bonne heure le lendemain matin maman entra dans la chambre pour voir, sa grande fille et, voyant

qu'elle ne dormait pas, elle lui donna un bonbon et lui dit qu'il était trop tôt pour se lever et qu'il ne fallait pas réveiller les autres qui dormaient. C'était bon d'être dans sa maison, dans sa famille ! On n'était plus une enfant abandonnée ! Dehors la mer faisait un bruit doux, avec les vagues qui allaient et venaient sur la grève. Elle se sentait bercée par ce bruit familial.

Rien n'avait changé dans la maison : sur la haute cheminée, les bols à bouquets de roses et la statuette de la vierge de Lourdes, la cafetière familiale, avec ses filets d'or. Rien n'était plus beau que ces objets-là, rien ne les valait ! C'était la maison et les choses de la maison ! Comme elle s'y sentait bien ! La nourriture, le pain, tout avait bien meilleur goût qu'à la pension. Elle pouvait parler, rire à son aise, jouer à sa guise. Le jardin, les rochers qu'elle connaissait si bien, tout lui semblait merveilleux.

Ces vacances lui procurèrent un grand étonnement. Dans la chambre il y avait une caisse de chicorée avec des mots imprimés en noir : Chicorée « À la cantinière », Orchies-Nord. Maintenant elle pouvait lire sans difficultés. Plus tard, elle regardait le journal sur la table de la cuisine, elle pouvait en lire les titres ! Par la suite, elle fut

prise de passion pour les crayons. Elle se mit à dessiner où elle le pouvait : sur la marge du journal de papa, sur des papiers d'emballages. Un jour qu'elle avait réussi à dessiner un bonhomme, elle fut émerveillée. Cela paraissait simple ! Dès lors, elle s'exerça sur tous les papiers qu'elle avait à portée de main.

Lorsque elle fut de retour à l'école, elle se mit à essayer de faire des dessins des religieuses. Un beau jour, l'une d'elle s'en aperçut et maman fut appelée à l'école par la Supérieure pour une affaire grave.

– Pensez, M^{me} Réguer que Désirée a dessiné des bonhommes sur son cahier ! Je lui ai donné une fessée.

En fait, la Supérieure tenait la gamine de la main gauche et de la main droite tâchait de lui donner des coups de torchon sur le postérieur. La petite tournait à toute vitesse si bien que la Supérieure tournant comme un pivot et agitant son torchon sans succès fut vite à bout de souffle et saoule. Par la suite, elle continua à dessiner mais évitait de représenter des bonnes-sœurs...

Le 8 septembre 1899, naquit un autre garçon qu'on prénomma Louis Guillaume. C'était un petit garçon,

maigre, souffreteux, et bientôt il fut couvert d'eczéma. Il pleurait presque sans arrêt et surtout la nuit. Le médecin n'y pouvait rien. La nuit les parents se relayaient pour le bercer et le bébé se calmait lorsque le mouvement de la berceuse était assez fort. Une nuit, le père la balançait si fort, que le bébé sortit de son berceau et alla rouler par terre. On se précipita, inquiet, pour le ramasser, mais le bébé n'avait aucun mal. Une autre fois où personne ne pouvait dormir à cause de ses cris, le père le prit dans ses bras et sortit dans la nuit. La mère était inquiète. Elle savait son mari fatigué et exaspéré de ne pouvoir dormir et elle se disait : « pourvu qu'il ne le jette pas à la mer ! »

Le froid de la nuit avait calmé les démangeaisons et l'on eut un répit. On s'adressa alors à Anettic ar Lan qui faisait des onguents avec des herbes qu'elle cueillait elle-même. Le résultat fut médiocre.

Nancy alla rejoindre ses sœurs Désirée et Jeanne au pensionnat l'année suivante. La discipline était toujours aussi rude. On se levait tôt le matin, même en hiver pour assister, grelottantes, à la messe. Il fallait aussi apprendre le catéchisme en breton mais Nancy s'obstinait à ne pas

l'apprendre. On la mit tous les jours en pénitence dans le tambour, mais elle ne céda pas. Alors, maman intervint auprès de la supérieure :

– Faites-lui apprendre le catéchisme en français !
Les bonnes sœurs finirent par céder.

En 1902, le Ministère Combes vota la loi de séparation de l'Église et de l'État, les religieuses n'eurent plus le droit d'enseigner et il y eut une école laïque dans chaque commune. M^{elle} Brigant fut nommée à Carantec. Comme presque dans toutes les communes, les religieuses refusèrent de quitter leur école. Le dimanche en chaire, le curé donna l'ordre à la population de manifester. On sonna le tocsin, les gendarmes arrivèrent et il y eut une grande effervescence dans le pays. On vida même des pots de chambre sur la tête des gendarmes. M^{elle} Brigant accepta les trois filles Réguer comme pensionnaires et le père, tout heureux, fit le déménagement avec une brouette.

Le 14 avril 1902, naquit la quatrième fille qu'on prénomma Marie.

Après le certificat d'études, qu'elles passèrent la même année, Désirée et Jeanne allèrent au collège de Morlaix continuer leurs études. Une certaine Madame Povie se chargea d'elles. Les parents lui avaient loué une chambre pour les trois aînées. Barbe Povie était veuve de marin et n'était pas riche. Pour que sa fille Paule, du même âge que Désirée, puisse faire ses études, elle avait loué une chambre à Morlaix. La plus jeune de ses filles qui n'était qu'un bébé, était élevée par sa tante Marie Aubert à Carantec. Pendant les vacances, M^{me} Povie se plaçait comme femme de chambre chez M^{lle} de Grondel, Paule allait chez la tante Marie Aubert et les filles Réguer repartaient à l'île Louët.

Nous tous, nous nous amusions bien sur le petit doué¹ ou sur les glissants. C'est alors que les garçons avaient fabriqué une plate. C'était une caisse qui avait servi à emballer les vitres du phare. On l'avait calfatée plus ou moins bien, et sûrement plutôt mal que bien, car elle faisait eau de toutes parts. Comme elle était carrée, c'était difficile d'embarquer sans la faire chavirer, et quand on avait réussi cet exploit, il fallait s'asseoir bien au milieu

¹ Retenue d'eau de mer ou d'eau douce

d'une planche qui allait d'un bord à l'autre.

– Et godille droit maintenant, si tu peux ! car elle tourne à chaque coup d'aviron comme une toupie !

Et voilà son nom trouvé ! On l'écrit à l'arrière, sous le trou de godille, à la peinture noire qui sert à peindre les balises, la Toupie, c'est joli ! On contemple l'oeuvre et on se pose des questions. Est-ce que le garde maritime va nous demander notre rôle² ? Mais on ne se vante pas devant les parents d'avoir une nouvelle embarcation. Sans se concerter, personne n'en parle. Au fond, nous savons que la Toupie est trop instable pour ne pas être dangereuse. Nous savons nager et c'est peut-être la raison pour laquelle les parents font semblant de l'ignorer.

Et puis, on ne s'éloigne pas du bord avec la Toupie, et un jour sans savoir comment Louis se trouve tout à coup à la mer. Il se déshabille et met ses vêtements à sécher sur les rochers.

Mais à quatre heures, l'heure du café, maman s'étonne :

– Louis n'est pas là ? Allez le chercher.

On finit par lui dire qu'il est tombé à l'eau sans préciser comment. C'était chose courante et maman lui donna d'autres hardes³.

² Déclaration à l'inscription maritime de tout bateau

³ Terme, courant à l'époque, désignait les habits

À quelques semaines de là, papa, la longue-vue à la main, nous dit :

– Je vois Ropartz qui arrive près du Ricard et il remorque quelque chose... Ce n'est pas un canot.

– Prête la longue-vue papa.

Et de lorgner chacun à notre tour.

– Qu'est-ce qu'il remorque ?

Pod et Louis ne disent rien. En passant devant l'île Louët, Ropartz nous crie :

– Ce n'est pas à vous, ça ?

Et il lâche la remorque. C'est la Toupie. Depuis le matin les garçons s'étaient aperçus de sa disparition, mais n'en avaient soufflé mot. La mer était montée plus haut que prévu et l'avait emportée. De ce jour, elle n'eut plus de charme pour nous.

Maintenant que nous étions huit enfants, Papa trouvait qu'un canot n'était plus suffisant pour tout ce monde. Il décida d'en faire faire un à lui, par Jean Povie qui avait son chantier au Clouët. Pour nous les enfants, c'était une chance d'avoir un canot à nous. On l'avait peint en gris et c'était le canot gris. Il avait des dames¹, s'il vous plaît !

¹ *Demi anneau supporté par une tige de fer enfoncé dans la lice du canot et améliorant nettement l'avironnage*

Il était léger comparé au canot de l'administration, le canot noir, qui était coaltaré et avait des cabillots. Un vrai chaland !

Quand il fallait le caréner, on le faisait échouer sur les glissants et papa appelait toute la famille pour le chavirer. Le soir, avant qu'il ne flotte, même branle-bas pour le déchavirer.

L'hiver, le canot gris était au sec sur la palud au Clouët, tandis que le vieux canot noir continuait son service. À la belle saison, avec les deux canots, on transportait deux fois plus de touristes.

Les jours de grande marée on pouvait faire plusieurs bandes. Papa se réservait en général le canot noir avec les garçons pour pêcher les grosses crevettes à l'haveneau au Picher, au Petit et au Grand Cochon, le homard. Pod et lui, chopait chacun un aviron sur lequel ils tiraient de toutes leurs forces et ils filaient d'un rocher à l'autre. Le canot gris allait au Béginennou ou aux Cahers et les petits restaient à l'île Louët. Au flot, c'est à dire à la marée montante, les pêcheurs du canot gris mettaient un guidel dans le trou du mât en guide voile et se laissaient ainsi dériver jusqu'au port d'attache.

Pendant la marée basse les plus jeunes restaient sur l'île et pour leur plus grand plaisir recherchaient les coquilles Saint-Jacques ; en ce temps là il y en avait beaucoup car on ne les draguait pas. On tapait du pied dans l'eau d'une mare et on attendait les yeux et les oreilles en éveil. Quand on apercevait un petit jet d'eau on courait en fixant du regard le point où il faudrait chercher parmi les longs rubans verts de l'herbier. Pendant la course, il nous arrivait de ne pas voir un trou et de nous aplatir dedans, ou bien d'entrevoir un autre jet qui nous faisait perdre le premier. D'autres fois on ne voyait rien, mais on entendait claquer la coquille et on la cherchait au juger. Le chien « Gros », nous accompagnait et lui aussi savait les trouver. Gros faisait comme nous : il courait à gauche, à droite, grattait les herbiers et aboyait devant la coquille qu'il avait découverte.

Un été, nous avons rempli une manne de coquilles Saint-Jacques pendant notre marée et nous ne pouvions plus la porter. Nous commencions à être inquiets car la mer montait vite. Heureusement, nous avons vu le canot noir qui revenait du Grand Cochon et nous avons appelé. Papa est venu prendre notre pêche. Une autre

fois au Grand Cochon , papa avait pêché tant de crevettes que son panier était plein. Pour pouvoir continuer sa pêche, il a enlevé sa chemise pour y vider son panier.

C'était la nuit qu'il faisait les meilleures pêches aux crevettes. Une nuit donc, il s'en va à la pêche par un beau clair de lune. Il fait le tour de l'île Louët en poussant son guidel, va, revient et il est tellement pris par sa pêche qu'il n'a pas vu la brume venir. Tout à coup, il se trouve dans un brouillard si épais qu'il ne sait plus où il est, il ne voit pas à trois pas et ne distingue pas la plus petite lueur du phare. Il est inquiet : Par où aller ? La mer monte, il ne sait quelle direction prendre. Une idée lui vient ! Il appelle le chien qui tout aussitôt lui répond par un aboiement. Il prend la direction d'où vient le son et le voilà sauvé !

L'hiver

Lorsque la tempête survenait brusquement, nous arrivions à Pen-al-Lan et nous criions avec toute la force de nos poumons.

– Hè è è ep !

Si on voyait maman agiter un torchon, c'est qu'il faisait trop mauvais pour faire la traversée. Nous n'avions qu'une chose à faire : aller au Penquer, chez un couple de paysans qui acceptait de nous garder jusqu'à ce que la tempête se calme. Nous n'aimions pas beaucoup rester là, mais faute de mieux, nous devions nous résigner.

Le soir, après le souper, Louise, la patronne, apportait un panier de pommes de terre sur la table ronde et tout le monde se mettait à les éplucher. Elles devaient servir au repas du lendemain.

Avant de se coucher on disait la prière en commun. Chacun se mettait à genoux sur le banc, le dos à la table. C'était le grand-père, Paé qui disait les prières en breton. Nous qui ne les savions qu'en français, nous les bredouillions tant bien que mal. Paé disait aussi les litanies. Après le nom de chaque Saint il fallait répondre « vra pronobis » ou « miserere nobis » et comme nous nous trompions, cela déclenchait le fou-rire chez les plus

jeunes au grand scandale de Paé et de Fantic, sa femme.

Nous aimions mieux, en dépit du vent, du froid, de la mer mauvaise, retrouver l'atmosphère familiale. Maman nous faisait dire la prière en commun, mais on se mettait à genoux par terre, les coudes sur la chaise et non pas en équilibre instable sur le banc et c'était en français. Les mots coulaient des lèvres sans qu'on ait à y penser. Papa, accoudé à la table nous regardait sans dire mot. Il n'avait jamais heurté les convictions de sa femme qui était pieuse et voulait élever ses enfants dans la religion chrétienne. Cependant, il lui avait ouvert peu à peu les yeux et montré que la religion des curés n'était pas la religion du Christ.

Quand Pod fut en âge scolaire, il fit la route tous les jours avec Nancy. C'est alors que les parents louèrent une maison au Kélenn. La petite maison appartenait à M^{me} Croissant qui habitait les Roches Jaunes. Quand le baromètre baissait, pour les grandes marées et pour pallier aux difficultés des tempêtes, maman venait s'occuper des enfants, elle arrivait au Kélenn, la manne pleine de vêtements sur la tête. Quelle joie lorsqu'au tournant de la route on apercevait la fumée sortant de la cheminée

ou la porte ouverte ! C'était le café chaud, là, tout de suite, les jeux sur la palude ou les courses au bois de pins.

Quand maman était avec nous et qu'il était seul à l'île Louët, papa faisait du filet, des guidels et des haveneaux, pour pêcher les crevettes. Il faisait lui-même ses lignes à pêche, il achetait une queue de cheval chez un chiffonnier et avec une petite mécanique qu'il avait inventée, il tordait les crins par trois.

Un jour je n'étais pas allée à l'école, je ne sais pour quelle raison. Le soir à l'arrivée de Pod et de Louis à Pen an Lan vers 5 heures, il faisait un vrai mauvais temps et la mer était très haute. Maman prit la longue-vue pour assister à l'embarquement des garçons. Quand la vague énorme arrivait, les garçons reculaient et quand la vague se retirait le canot se trouvait beaucoup trop bas pour que les enfants osent sauter. J'entendais maman qui me tenait au courant de tout ce qui se passait.

– Oh ! Va doué ! Louis est tombé à la mer ! Je ne regarde plus ! Il va être noyé ou écrasé !

Mais elle ajustait à nouveau la longue-vue contre la porte malgré ses angoisses.

– Ah ! Ça y est il est repêché ! Pourvu que le canot

n'aille pas sur le rocher ! Ouf ! Je n'ai plus qu'à préparer des hardes sèches.

Car chez nous, on disait toujours des hardes, Il y avait les hardes de tous les jours et les hardes du dimanche. Louis l'avait échappé belle ce jour là, grâce à la vivacité de son père qui avait dû lâcher ses avirons pour aller repêcher le gosse à l'arrière du canot et reprendre ses avirons aussi vite pour empêcher le canot de se briser sur le rocher.

Tous les matins on se levait à six heures et quart. À sept heures moins le quart il fallait embarquer pour être à sept heures à Pen-al-Lan et à huit heures à l'école après avoir déposé le pot à lait qui contenait de la soupe, au Kéleñn. J'entendais maman qui arrivait dans la cuisine. Elle allumait la lampe à pétrole puis le feu de bois dans la cheminée pour chauffer le café. Elle venait nous réveiller, la lampe à la main. Que c'était dur de se lever à cette heure là ! Elle nous encourageait. Tout à l'heure, c'est Noël ou c'est Pâques, il y aura des vacances...

– C'est bientôt ?

– Dans six semaines....

– Comme c'est loin !

Il arrivait quelquefois, mais rarement, que maman vienne directement dans la chambre et nous dise :

– Vous pouvez dormir encore, le canot est coulé. Vous irez à l'école à demi-marée.

Quelle chance ! Comme on se trouvait bien au lit ! Mais cela n'arrivait pas souvent car papa se levait la nuit pour vider l'eau du canot à basse mer.

Pour aller à l'école maman nous avait acheté des pèlerines que nous appelions nos capuchons. Elles étaient en drap bleu marine, chaudes, confortables, imperméables. On pouvait affronter tous les temps là-dessous. Nous étions seuls à Carantec à en avoir. Pour faire durer nos chaussons fourrés plus longtemps, elle achetait de la basane, une peau de mouton tannée et en faisait des semelles qu'elle cousait à l'extérieur des chaussons. Papa nous faisait des bottes pour aller à la pêche en hiver. Sur des sabots de bois il fixait une tige de toile à voile qu'il peignait pour la rendre imperméable. On ne connaissait pas les bottes en caoutchouc à cette époque.

Les provisions n'ont jamais manqué à l'île Louët, même lorsque la tempête durait une semaine. Il y avait toujours une provision de farine pour faire des crêpes

si on manquait de pain, du lard dans le charnier et des pommes de terre en quantité. Quand je pense au mal que nos parents ont eu pour nous envoyer à l'école ! Pour chacun de nous ces misères n'ont duré que six ans, mais pour eux, cela a duré plus de vingt ans !

Quelquefois quand la tempête faisait rage et que nous étions tous en sécurité, maman disait :

– Le vent peut souffler ! Notre navire n'ira pas à la dérive.

Maman était une personne avisée et papa disait :

– Ma femme n'est pas grande, mais c'est une maîtresse femme.

Mais quelquefois il racontait aussi :

– Le lendemain de ma noce, je ne trouvai pas mon pantalon. C'était ma femme qui l'avait mis.

Lors d'un hiver plus rigoureux qu'aucun autre, le gardien attrapa une pneumonie et il fallut faire venir le médecin de Saint-Pol puisqu'il n'y en avait pas de plus près. Il venait avec son cabriolet jusqu'à Pen-a-Lan, attachait son cheval à un arbre et descendait au bord de l'eau. Soizic abandonnait son malade, et ses quatre enfants dont

l'aînée avait six ans et le plus jeune neuf mois, pour aller chercher le médecin en canot. Il ordonna des potions et des sangsues. Soizic demanda à un pêcheur, Francaïque ar Rhue de bien vouloir lui faire ses commissions et de demander à la bonne sœur de venir soigner son malade. Tous les jours, la bonne sœur venait mettre les sangsues et un jour, en débarquant elle tomba à l'eau. Soizic, qui était épuisée par son malade, ses enfants, les traversées en canot, ne put se retenir de lui faire de vifs reproches :

– Vous croyez ma sœur, que je n'ai pas assez à faire ! Vous ne pouvez pas faire attention !

Soizic avait dû lui donner des vêtements secs, la réchauffer et faire sécher ses lourdes robes de religieuse.

Une fois guéri Louis raconta que, même s'il ne pouvait parler, il entendait toutes les conversations et il réalisa que le jour où sa femme le croyait perdu, elle se mit à repasser la chemise blanche réservée pour l'habiller sur son lit de mort.

L'été

Enfin, l'été était là avec ses belles journées, la chaleur, le soleil, la mer scintillante. Les vacances ! S'éveiller le premier matin et entendre le doux roulement des galets que la mer lavait doucement. Que ce bruit familier était donc joli ! Comme nous étions bien dans cette petite chambre où l'on voyait le bois de pin, les falaises, le jaune des ajoncs. Nous nous empressions de nous lever pour faire, de nouveau, connaissance avec le jardin, les rochers et la mer. Comme notre plaisir était grand de tout retrouver comme avant. Le petit frère avait grandi et parlait maintenant. Les autres frères et sœurs avaient un peu changé, mais moins que lui. Nous pouvions courir nu-pieds, une chaleur bienfaisante nous enveloppait lorsque, sous le grand laurier, nous jouions de longues heures avec des poupées de notre fabrication. Nous nous sentions si bien, si doucement bercés par la douceur des journées de juillet et d'août. Devant nous, à perte de vue, s'étalait la mer. Tantôt elle était lisse comme un lac, calme, endormie. Tantôt, les jours de mauvais temps, elle était agitée, sévère. Des bateaux passaient dans le chenal, le chien aboyait, les marins parlaient entre eux. Ils criaient parfois en passant :
– Beau temps !

Les dimanches étaient des jours particuliers. Nous allions à la messe. Les filles devaient mettre leur robe des grands jours et poser leur chapeau sur ses cheveux soigneusement tirés. Il fallait mettre des souliers, mais les pieds, ayant perdu l'habitude des chaussures, avaient du mal à s'y habituer. Arrivés à terre, il fallait grimper l'escalier taillé dans le rocher, puis rejoindre le bourg. Nous allions à la messe de dix heures. Assises sur nos bancs nous regardions les belles couleurs des vitraux et nous examinions aussi l'assistance. Il y avait des vieillards à la tête chenue et branlante. Il leur arrivait de cracher par terre; à l'époque, beaucoup d'hommes chiquaient et crachaient le jus du tabac en prenant garde à ne pas salir leurs sabots de bois blanc qui, selon la mode de Kastel Paol (Saint Pol de Léon), comportaient un chouken¹. Il y avait des pêcheurs, qui habitués à crier sur leurs bateaux, à cause du vent et du bruit de la mer, parlaient entre eux à voix très haute, ne se rendant pas compte que tout le monde pouvait entendre ce qu'ils disaient. Leurs propos portaient, en général, sur la pêche et sur le temps. Après le sermon la porte de gauche s'ouvrait. Une grande dame entra, habillée à la mode de Paris : jupe à traîne,

¹ Large bande de cuir placée sur le coup de pied à la place du bois.

chapeau empanaché, bijoux, figure enfarinée et voilette à pois. Elle naviguait entre les chaises comme un vaisseau de haut bord, balayant le jus de chique avec le bas de sa robe. Devant le choeur elle faisait une gémuflexion selon les règles de l'art. Des hommes ricanaient à voix assez haute. Le passage de madame la vicomtesse ne laissait personne indifférent. C'était pour tous un spectacle ! Après la messe elle regagnait sa calèche, attelée de deux chevaux bien tenus, elle pouvait se le permettre puisque c'était une riche dame châtelaine. Par la suite, j'ai entendu dire qu'elle laissait sa femme de chambre sur le palier de son appartement lorsque son train avait du retard. On disait aussi qu'elle fouettait son jardinier, à genoux devant elle. Les gens de la noblesse étaient très différents de nous les petites gens.

Après la messe, quelle joie de revenir à la maison, le déjeuner dominical nous attendait : le pot-au-feu bouillant ou le rôti de veau. Parfois, nous prenions les repas sur la terrasse devant la maison. Sur le muret nous mangions des coquillages, des crabes et nous jetions aussitôt les débris à la mer, ensuite nous étions tous assis sur les bancs du jardin, peints d'une belle couleur verte.

Nous cousions, nous tricotions. Notre plus grande joie était d'aller lire sur les rochers du haut de l'île. Dans l'herbe poussaient des jacinthes. Il y faisait très chaud. Comme on y était bien !

Comme c'était la belle saison, des touristes venaient visiter le phare. C'était un grand plaisir de les regarder, avec leurs beaux vêtements blancs ; les enfants aussi étaient bien habillés en blanc, en bleu ou en rose, avec des grandes capelines qui protégeaient leur teint pâle des agressions du soleil. Les dames avaient des robes qui traînaient jusqu'à terre. C'était beau à voir ! Leur accent chantant était une source d'amusement. Ces gens, pour nous étaient vraiment des étrangers.

Chaque jour nous allions acheter du lait et du pain. Après avoir rejoint la pointe de Pen-al-Lan en canot, il fallait parcourir les deux kilomètres qui nous séparaient du bourg, puis nous rendre à la ferme pour prendre le lait. Les bois étaient bruissants du murmure de la brise dans les branches des pins et des cris des oiseaux, ils chantaient à plein gosier. Nous pensions qu'ils disaient :

« Tu dis ! Tu dis ! ». Des lézards filaient très vite parmi les fougères. Quelques fois une vipère se coulait sous les ronces. Ces heureuses journées s'écoulaient, toutes semblables.

Quand la mer était haute l'après-midi, nous allions nous baigner. Nous criions de joie et nous nous élaboussions les uns les autres, nous prétendions nager alors que nous avions un pied posé sur le fond. Alors que nous jouions à aucun jeu particulier, nous nous amusions fort bien. La magie de la mer et du soleil nous suffisaient sans doute. Nous n'en étions probablement pas conscients, mais nous étions simplement heureux de vivre là, dans la paix de ce paysage magnifique.

Par la suite nous demandâmes à aller nous promener en canot. Il fallut d'abord apprendre à nager. Notre père nous fit une bouée en cousant des plaques de liège dans un vieux gilet de coton. Il nous tenait fermement par nos nattes. Ainsi maintenues, nous pouvions faire les mouvements larges et bien cadencés de la brasse qu'il demandait. Il nous arrivait parfois aussi de boire la tasse. Un jour, lasse d'attendre d'avoir droit à la bouée, j'ai essayé de nager sans elle. Je tenais très bien sur l'eau. Quelle

réussite, quelle joie ! À l'époque, je fus peut-être, la première fille de Carantec à savoir nager. Une de nos grandes prouesses était de faire le tour de l'île à marée haute. Ce n'était pas facile ! La natation nous procura de grandes joies, comme plus tard, la navigation.

Au moment où maman allait faire sa sieste le plus jeune de l'équipe était envoyé en mission.

– Maman, est-ce qu'on peut aller jouer dans le canot ?

S'il faisait beau et la mer calme, la réponse ne se faisait pas attendre :

– Oui, mais faites attention !

Si le vent était assez fort :

– Je crois qu'il y a trop de vent. Demandez à papa.

On y courait :

– Papa est-ce qu'on peut aller jouer dans le canot ?

– Il faut demander à maman.

– On lui a demandé déjà !

L'estafette revenait en courant avec le sourire, on l'interrompait :

– Qu'est-ce que papa a dit ?

– Il a dit Mâ¹ !

C'était le consentement attendu. On tirait sur le

¹ « c'est bon »

va-et-vient pour approcher le canot et on embarquait joyeusement. Quand on avait le droit de mettre la voile, le roi n'était pas notre cousin et on chantait à tue-tête.

Un dimanche après-midi nous sommes allés plus loin que le Ricard, jamais nous n'avions été aussi loin en canot et nous étions persuadés que nous voyions les côtes d'Angleterre. Cette fois là, nous avons été grondés car maman s'était fort inquiétée de ne pas nous voir dans la rade. Avec la longue-vue elle avait reconnu notre misaine près des « Duhons », ensemble d'îlots, parages dangereux pour de jeunes apprentis comme nous.

L'été nous aimions nous tenir près de la croix qui avait été érigée, dit-on, en souvenir d'un duel qui eut lieu entre deux espèces de julods² de Ploujean. De là nous voyions venir, depuis l'île Ricard, les bateaux qui entraient dans la rivière ou traversaient la baie. Au début de mon enfance ce furent des goélettes, des trois-mâts, des quatre-mâts. Il s'agissait de bateaux de pêche ou de navires de commerce. Puis l'Hirondelle, un vapeur faisant le service entre Morlaix et Bordeaux. On pouvait aussi voir, parfois, des bateaux école, des torpilleurs, des

² *paysans enrichis par leur culture du lin et leur commerce de toiles*

contre-torpilleurs, des cuirassés et même des sous-marins. Nous regardions ces bateaux monter vers Morlaix, après avoir demandé le pilote de Térénez ou de Locquénolé. C'était, pour nous, les enfants, une distraction de les reconnaître, pour nous, il y avait les bateaux noirs, les blancs, les bleus. Nous utilisions parfois la longue vue pour mieux les voir. Nous savions identifier les gabarres à la coque noire, avec leurs voiles rouges, raccommodées de carrés ou de rectangles blancs. Le bateau bleu à voiles rouges était celui de Francaïque ar Rhu. Une année nous avons remarqué un bateau qui portait un tourteau, peint sur la voile. Il appartenait à un pêcheur de Térénez. L'été était le temps des yachts de plaisance. Je me souviens du Glorianna, du Salvador. Ils étaient grands comme de véritables paquebots, tout blancs avec des ornements dorés. D'autres étaient plus modestes. C'était la belle époque alors... Pour les riches bourgeois !

Mon père savait identifier de loin chaque bateau de pêche, chaque bateau de plaisance, ainsi que les gabarres qui transportaient du sable ou des pierres.

C'était la plupart du temps lorsqu'il faisait son service à l'extérieur, quand il procédait au nettoyage des divers

instruments du phare, qu'il distribuait ses phrases de vérité, tel Socrate sous son porche enseignant à ses élèves. Il profitait pour cela de la haute mer par temps calme, alors que les bateaux passaient lentement toutes voiles déployées sous la faible brise matinale. Parfois même, par calme plat, c'était sur une mer lisse que les bateaux avançaient à la rame : chaque marin tirait sur un aviron long de trois mètres, de longs coups réguliers tandis que la voile pendait immobile et droite. D'autres fois les jours de grand vent ils passaient très vite :

– Tiens il a pris trois ris !

Certains m'ont dit plus tard qu'il se demandaient à chaque fois :

– Que va-t-il nous dire aujourd'hui ?

L'eau potable sur l'île était rare, pour épargner les réserves de la citerne de l'île, pendant les périodes de temps sec, il fallait aller laver le linge à terre, au doué. Avec légèreté nous sautions dans le canot qui avait été chargé de grandes mannes de linge que nous devions laver. Durant la traversée, mes yeux se rivaient sur les avirons qui s'enfonçaient sous la surface de la mer puis s'élevaient en l'air, tout ruisselants d'eau argentée, qui

en retombant dessinait des cercles concentriques. Mes yeux ne pouvaient quitter le spectacle de cette magie de l'eau, vive, agitée. Le doué était creusé au bas de la falaise, à un endroit où une source d'eau douce remplissait un creux de roches entouré de gros galets, cimentés par notre père, que les fortes marées d'équinoxe dispersaient. L'eau était claire, engageante. Cette grève, qui était pour nos yeux un décor quotidien, prenait une autre apparence lorsque nous y débarquions. Qu'elle nous semblait belle ! Les galets polis et repolis par le ressac, en étaient blancs. Ma mère se mettait à l'ouvrage. Nous, les gosses, commençons à courir ici et là. Elle nous faisait toutes sortes de recommandations. Nous ramassions des coquillages et des petits cailloux blancs, semblables à des dragées, mais leur goût, un peu salé, n'était pas plaisant. Pouvoir remuer ce sable et ces pierres polies sans se salir les mains était une joie pure. Nous jetions des galets dans l'eau et les voyions tomber à deux ou trois mètres, dans une eau tremblotante aux reflets lumineux. Ah ! Que l'on avait l'âme légère ! Notre corps l'était aussi et notre imagination trottait. Au bout d'un long moment nous étalions les draps, les serviettes et les torchons sur les galets chauds

et mettions des pierres à chaque coin pour les retenir. Le soleil les blanchissait et les séchait. Ensuite ils étaient pliés et remis dans les mannes et nous retournions sur l'île. Nous avions le sentiment de nous être bien amusés et nous souhaitions qu'un jour semblable revienne bien vite. Ces journées nous semblaient d'autant plus de vraies fêtes que nous vivions, la plus grande partie du temps confinés sur notre îlot rocheux.

L'Administration des phares et Balises avait décidé de moderniser le phare. On allait remplacer la simple lampe à pétrole par le gaz de pétrole. C'était toute une installation à faire et un monteur fut envoyé à l'île Louët. Il vécut avec nous pendant un mois ou deux. La chambre de l'ingénieur fut sa chambre et il prenait ses repas à notre table. Il était charmant.

Il avait décidé que le jour du Pardon, à la mi-août, serait grande fête. Il serait le cuisinier et maman n'aurait rien à faire. Elle irait à la grande messe et lorsqu'elle rentrerait à midi, elle n'aurait qu'à se mettre à table. Il avait préparé un menu de gala où figuraient des rognons sauce madère. Le repas était très réussi. La bonne humeur et la gentillesse de M^r Maurissard étaient appréciées de tous.

L'après-midi il voulut emmener tout le monde à la fête. Maman trouvait que sa place était près de son dernier-né qui était petit mais comme Désirée avait mal aux dents et qu'elle n'aimait pas du tout ces fêtes populaires, elle déclara qu'elle restait à la maison. Ainsi Papa et maman étaient de sortie, chose extrêmement rare pour eux. On avait regardé les danses bretonnes, les jeux et tout à coup maman a poussé un cri : une souris se trouvait sur son châle, elle avait l'air de grimper et M^r Maurissard riait du bon tour qu'il avait joué à maman. Nous étions bien contents de notre pardon. Papa et maman s'en rappelleraient, car depuis le matin nous étions en pleine gaieté.

Au retour, en débarquant à l'île Louët, nous avons trouvé la gardienne d'occasion de fort mauvaise humeur et voici ce qu'elle nous a raconté. Dans l'après-midi un bateau est arrivé et a mouillé l'ancre devant l'île Louët. Un nageur accroché au bateau vient prendre pied sur la cale, il est tout nu. Il explique qu'avec la vitesse du bateau il a perdu son caleçon de bain depuis longtemps. Les autres personnes débarquent, ce ne sont que des loques, toutes ont le mal de mer. Seul le patron du bateau, Monsieur Maréchal est plein d'allant.

– Bonjour Mademoiselle ! Votre père n'est pas là ? Ça ne fait rien. Nous avons eu un peu de grosse mer au large, nous sommes un peu mouillés et ces braves gens sont malades.

Il entre sans façon dans la maison, ouvre la porte de la chambre.

– Entrez, Messieurs, dames, voici des lits, couchez-vous et dormez un moment. Je vais vous faire du café.

Et voilà tous ces gens trempés d'eau de mer qui s'allongent tout habillés sur les lits.

– Et tu ne pouvais pas leur dire de rester dehors ! dit maman sévèrement.

– Qu'est-ce que j'aurais pu faire contre cette invasion, dit Désirée !

Monsieur Maréchal a fait le café, a servi tout le monde avec de l'eau-de-vie à qui en voulait et lorsque tout le monde a été à peu près remis, ils ont regagné leur bord et mis le cap sur Morlaix.

En juin 1914, un Hollandais, nommé Van Den Aren qui séjournait à Carantec fit construire et gréer un bateau

par Jean Povie à son chantier du Clouët. Il l'appela « le Pirate ».

M^r Van Den Aren était peintre et avait merveilleusement réussi une tête de vieux pêcheur : Tollic Coz ; il avait voulu peindre la tête de papa, mais son travail ne lui plaisait pas et il abandonna cette peinture.

À la déclaration de guerre, Van Den Aren dût quitter Carantec précipitamment avec sa femme et son fils pour regagner la Hollande. L'année suivante on voyait la propriétaire de la villa qu'il avait louée, se pavaner avec le manteau de fourrure de M^{me} Van Den Aren. On disait qu'elle faisait main-basse sur toutes leurs affaires. Au Clouët, on avait commencé à piller le Pirate. On y avait pris le compas, les vêtements, les cirés.

Quand maman, après avoir vendu son poisson à Taulé, revenait par le Clouët, voyant le beau bateau, il lui vint l'idée de l'acheter. Elle réussit à dénicher l'adresse de Van Den Aren et à tout hasard, lui écrivit sa proposition.

Le temps passant, on se disait :

– M^r Van Den Aren n'habite plus à cette adresse, il ne recevra pas la lettre.

Longtemps après, un télégramme arriva ainsi libellé :

– Prenez bateau. Et qu'on les aura. Vivent les poilus.
Van Den Aren.

Et c'est ainsi que l'on devint propriétaire du Pirate. Nous n'en revenions pas. Un yacht de 6 m 50 ! Avec ce beau bateau les garçons firent faire des promenades en mer aux touristes. Ils allaient à Roscoff, à l'Île de Batz, à Primel et nous faisons des régates. Nous n'avions qu'un concurrent sérieux : le Tor e Ben appartenant au Marquis de la Jaille, mais on le battait souvent.

Un dimanche matin, nous sommes tous partis aux régates de Primel avec le Pirate, seuls papa et Maman étaient restés à la maison. Nous avons pique-niqué dans les rochers de Primel et au menu figurait une macédoine de légumes dans un grand saladier de faïence, le tout bien arrimé dans le panier noir. Après s'être bien restaurés, les garçons, Thomas et Pierre eurent tout le temps pour s'inscrire et prendre le départ.

À l'arrivée, une dame au bord de l'eau applaudissait de toutes ses forces et trépignait :

– Bravo ! Bravo ! Tor e Ben !

J'avais beau écarquiller les yeux, c'était bien le Pirate qui arrivait bon premier. Au coup de fusil, quand on a

annoncé :

– Premier, le Pirate à M^r Réguer!

Elle est restée interloquée. Tor e Ben était loin derrière. Au retour, un coup de roulis avait renversé le panier noir et le grand saladier en faïence cassé ! Nous étions bien contrariés. Aussi, quand papa est venu nous chercher, et avoir mis le bateau sur son corps mort et toutes voiles rangées, il nous dit :

– Alors, vous avez ramassé les balais!

– Mais non !

– J’ai suivi la course à la longue vue et vous étiez les derniers !

Mais la médaille était là comme preuve de victoire, et les morceaux du saladier dans le panier noir.

Il nous est arrivé aussi de faire des régates d’honneur avec des Morlaisiens comme Penther, mais jamais ils n’ont consenti à nous donner la coupe.

Un après midi, Thomas et moi, nous vagacions avec le Pirate quand des touristes ont appelé. Thomas les a embarqués avec le canot et nous voilà partis au Château du Taureau.

– On ne va pas mouiller l’ancre me dit Thomas. Fais

des tours par là en attendant que je fasse visiter le château.

Et me voilà, virevoltant autour de l’île Louët, du Picher, du château du Taureau. Et vire de bord et borde le foc et la trinquette ! J’étais à mon affaire. Quelqu’un qui n’était pas tranquille, c’était Maman. Elle me surveillait. Près du Petit Cochon, j’ai pris la direction du Corbeau, la mer était basse et je croyais avoir assez d’eau pour passer sur cette langue d’herbier. Je talonne et le bateau s’arrête. Immédiatement, j’entends la voix de maman qui se trouvait près du phare.

– Ah, guinaouéguez¹ ! Tant mieux, du moins là, il ne t’arrivera rien.

Pierre qui venait du Grand Cochon où il avait mis des casiers avec le canot, me dit :

– Tu n’as qu’à amener tout² !

Comme la mer montait, il n’a pas fallu attendre longtemps pour pouvoir décoller et revenir au corps mort. Je n’étais pas fière de moi.

¹ *Mal dégourdie*

² *Baisser les voiles*

Les visiteurs

Lorsque le gardien eut reçu la clé du Château du Taureau, il put alors le faire visiter aux touristes, ce qui fut pour lui une sérieuse source de revenus. Les touristes appréciaient la promenade en canot mais ils aimaient aussi les anecdotes savoureuses et nombreuses que leur guide racontait. Il montrait la chambre de Blanqui dont la fenêtre, à barreaux de fer, donnait sur la cour intérieure. Il se souvenait avoir vu le Révolutionnaire se promener sur la terrasse, lorsqu'il venait, enfant, avec le bateau ravitailleur de Dourduff.

Un jour c'était Soizic qui passait les touristes et qui les faisait visiter le Château. Les touristes lui demandèrent à voir la cellule où était emprisonné le Chalotais. Elle était située à l'extrémité nord de la cour intérieure. C'était un cachot voûté, sans ouverture avec une double porte, si bien que le prisonnier ne voyait jamais la lumière. Le long du mur, la terre était un peu relevée : là, c'était le lit. Une dame, qui faisait partie du groupe se mit à pleurer. Elle dit que de La Chalotais était son ancêtre et qu'elle possédait une lettre de lui écrite avec son sang. Il était mort aveugle. De La Chalotais était Procureur Général au Parlement de Bretagne à Rennes. Il était l'adversaire

des Jésuites et chef de l'opposition parlementaire. Il avait usé du droit de Remontrance au roi Louis XVI ; Le duc d'Aiguillon, le Gouverneur de Bretagne, son ennemi juré le fit emprisonner.

L'été les touristes étaient nombreux à visiter le Château du Taureau, l'île Louët et son phare. Quelques uns demandèrent à goûter les huîtres, bien que pendant les mois sans « *bre* », on ne vende pas d'huîtres. On commença donc à déguster des huîtres ; la maison fournissait aussi le pain et le beurre. Bientôt on ajouta même le vin blanc et le commerce prospérait. Trop, pour les jaloux qui dénoncèrent ce commerce illicite qui fut arrêté net.

Pour vendre ses huîtres, Soizic Réguer allait avec une pleine manne sur la tête jusqu'à Saint-Pol de-Léon et Roscoff par le bac du passage de la Corde. Un jour qu'elle se sentait mal en point d'avoir fait ses dix kilomètres à pied avec sa charge, elle se dit : pour m'en débarrasser plus vite, puisque je suis trop fatiguée, je ne demanderai que 8 sous pour la douzaine au lieu de 10 sous. Ma manne sera vide rapidement. Hélas ! aucune de ses clientes habituelles ne lui acheta une seule douzaine

à Saint-Pol. La manne sur la tête, elle partit donc pour Roscoff. Cette fois, elle offrit ses huîtres à dix sous la douzaine comme d'habitude. Tout fut vendu en un clin d'oeil et ce fait lui donna à réfléchir pendant le retour. Les Saint-politaines avaient marqué de la méfiance devant cette baisse de prix. Avaient-elles soupçonné une provenance douteuse ?

Tout au long de ces démarches pour vendre leur pêche, une angoisse tenaillait les parents : le canot ! Pourraient-ils le prendre si la marée était trop haute ou au contraire, serait-il à sec, échoué ? On se pressait pour allumer le phare avant le coucher du soleil. C'était une obsession pour nos parents quand ils étaient à terre : être à l'heure pour l'allumer.

Tous les étés on voyait débarquer à Carantec un monsieur affublé d'un grand nombre de colis et tout de suite on l'avait baptisé Monsieur Colis. Monsieur Colis se promenait toujours vêtu d'un pantalon et d'une veste kaki. Souvent il demandait qu'on le dépose sur le « Picher » où il déployait sa canne à pêche. Il s'appelait Raillé Dumas, était peintre animalier renommé et caricaturiste. À l'hôtel

du Kelenn où il descendait, il s'amusait à croquer les clientes, et souvent il demandait à la serveuse de glisser une enveloppe sous la serviette de certaines d'entre elles. Ensuite il s'installait de façon à ne rien perdre de la scène qu'il attendait. En s'asseyant à table, la dame marquait de l'étonnement en découvrant l'enveloppe. M^r Colis s'amusait follement de voir la dame rougir, s'indigner et se vexer. Car ses personnages étaient toujours dans des postures très osées. Un beau jour Monsieur Colis souleva sa bonne amie à Monsieur de Richemond. Désolé et désespéré, Monsieur de Richemond vint à l'île Louët. Il confia sa peine à papa qui arriva, sinon à le consoler, du moins à le dérider.

Cette année là, une caisse de jouets arriva à l'île Louët aux environs de Noël. Elle contenait des jeux de sociétés, un pantin et entre autres merveilles, un cheval mécanique avec son cavalier. On tournait une clé sous le ventre et le cheval galopait. Nous n'avions jamais rien vu de pareil. Quelques jours plus tard, maman trouva la belle monture toute démantibulée parmi les pervenches. Louis n'avait pas pu résister au désir de savoir ce qu'il y avait dans le ventre de cet extraordinaire cheval.

Les touristes étaient des gens bien élevés, parlant un langage clair, du bon français. Ils étaient polis, gais, avaient de bonnes manières. Toujours bien mis, bien peignés, bien lavés et parlant avec modération, calme, politesse. Les dames, habillées de robes jusqu'aux pieds, se promenaient avec des airs de fleurs en mouvement. Les enfants, habillés de vêtements blancs, rose ou bleu-pâle, bien lavés et repassés, étaient mignons à croquer. Les hommes portaient des complets de toile blanche, impeccables. C'étaient des yachtmen, ou d'anciens officiers, de riches marchands, des artistes, peintres, sculpteurs, graveurs. On aimait les touristes d'alors et les gens les appelaient : « le monde gentil ».

Vers 1912, une dame Nikitine, originaire de Tiflis¹, décida de venir en France pour quelques mois afin que ses deux garçons, Dima et Guiva, apprennent le français. Leur père, officier de l'armée russe, était resté dans son pays. Ils vinrent à Paris accompagnés par la sœur de Madame Nikitine, prénommée Lola. Le voyage en chemin de fer depuis Tifflis prit quinze jours. Arrivée à

¹ *Tiflis ou Tbilissi ville de la Géorgie en URSS*

Paris M^{me} Nikitine prit contact avec des amis russes qui séjournèrent en France.

À Paris, il faisait très chaud. M^{me} Nikitine demanda à ses amis :

- Que faites-vous cet été ?
- Nous allons en Bretagne, dans un petit village du bord de la mer qui s'appelle Carantec. Nous avons écrit à une pension, ce n'est pas cher, trois francs par jour tout compris.

M^{me} Nikitine trouva que c'était une bonne solution et décida de se joindre à eux. Ils arrivèrent à Morlaix par le train de nuit puis une voiture les conduisit à Carantec. La pension qu'ils avaient réservée se trouvait dans le fond d'une cour. Ils furent accueillis par une grosse dame en coiffe et tablier blancs qui semblait toute joyeuse de voir arriver de nouveaux clients. Elle déployait toutes ses grâces pour accueillir ses hôtes. Pour elle, tous les touristes étaient des Parisiens. Ils pouvaient être de Lille, Genève, Carpentras ou Tifflis (comme M^{me} Nikitine) qu'importait ? Tous elle les qualifia de parisiens. M^{me} Nikitine se retrouva donc avec des gens agréables, parmi lesquelles elle se plut. Les enfants allaient à la plage avec leur tante

Lola, mais ils ne pouvaient pas vraiment jouer avec les autres enfants, faute de pouvoir communiquer avec eux. L'été, cette année là fut très pluvieux. Les enfants allaient souvent se promener à travers les prés, les champs et les grèves. Lorsqu'ils traversaient des champs d'artichauts, il fallait leur retenir la main afin qu'ils n'en cueillissent pas.

Mme Nikitine avait une sensibilité slave et il lui arrivait de se mettre dans tous ses états pour fort peu de chose. Alors elle perdait son calme, pleurait, criait. Un jour elle parut très agitée ; la poste ne lui avait pas apporté l'argent nécessaire pour payer l'hôtelière. La pauvre dame était sens dessus dessous. Sa sœur Lola, essayait de l'apaiser et ses amis lui proposaient de faire l'avance, mais elle ne pouvait accepter de se faire prêter de l'argent par des étrangers. Quelques jours plus tard, le facteur apporta enfin le mandat tant attendu et elle se calma. Une autre fois elle fut trouvée en larmes parce qu'elle avait égaré les passeports de ses garçons. Elle finit par les retrouver dans la poche d'un de leurs pardessus.

Elle dit un jour à son entourage :

- Vous savez, je suis phtisique.

À vrai dire, bien que mince et nerveuse, elle ne le

semblait pas ! Il lui arrivait souvent, à l'inverse, d'être fort gaie. Elle amusait alors ses garçons en inventant des histoires romanesques dont ils étaient les héros. Lors d'une promenade en mer, s'accrochant au mât avec tous les signes du désespoir, elle joua au naufragé et ses deux garçons se prêtaient au jeu : ils se pressaient contre elle en mimant le désespoir, ils étaient d'excellents comédiens.

Un jour, à l'occasion d'une visite du phare, sa sœur Lola demanda à l'une d'entre nous :

– La nuit, ça ne vous arrive jamais de vous réveiller et de voir une grosse pieuvre qui vous regarde par la fenêtre ?

Elle avait bien de l'imagination ! Les pieuvres ne sortent pas de la mer pour aller regarder par les fenêtres. Elles auraient bien trop peur hors de leur milieu naturel.

– Non, nous n'avons jamais vu ça !

Mme Nikitine trouvait que, malgré les efforts de tous, les progrès en français de ses fils étaient très lents. Elle décida donc, à la fin de l'été, de rentrer à Paris, où elle avait beaucoup d'amis, ils décidèrent de les confier à un internat. Séparés de leur mère et de leur tante, ils seraient obligés de parler le français au contact des autres enfants

français de leur âge.

Deux ans plus tard, ce fut la guerre. Nous étions alliés aux Russes, contre l'Allemagne. Que sont devenus M^{me} Nikitine, son mari et ses garçons ? Pendant la guerre elle n'écrivit plus en France et par la suite nous n'eûmes plus de leurs nouvelles.

Régulièrement, les ouvriers des Ponts et Chaussées avaient des chantiers dans la baie. Ils venaient assurer l'entretien périodique des phares, balises et tourelles : travaux de maçonnerie et de peinture. Ces gens n'avaient pas une vie très gaie sur notre île. Ils se levaient à six heures du matin, déjeunaient d'un simple bol de café noir et partaient pour de longues journées. Chacun emportait dans son sac de marin, son pain, son lard et son beurre. Le menu était invariable. Comme boisson : de l'eau.

– On va à Men Guen Bras ! On va aux Duhons !

– À quelle heure le retour ?

– Vers six heures !

Aux environs de quatre heures, Maman mettait le grand chaudron sur un feu vif. Nous pelions des oignons et des carottes. On y ajoutait des choux. La viande était

du lard, toujours du lard. Le soir, chacun donnait son morceau à cuire et coupait ses tranches de pain dans son écuelle de terre rouge, verte ou noire et après avoir avalé sa soupe, mangeait son lard sur un quignon de pain. On mangeait sur le pouce, en coupant des morceaux de l'un et de l'autre. On mâchait lentement, avec componction. Le beurre était enfermé dans une coupe en bois dur avec un couvercle. Quelquefois mon père invitait les ouvriers à venir jouer aux cartes durant la soirée. On mettait un torchon sur la glace penchée située au dessus de la haute cheminée, afin que personne ne puisse tricher en regardant le jeu d'autrui dans le miroir. On entendait :

– Atout ! Coeur ! Pique ! Trèfle ! Je coupe ! À toi de donner !

À la longue, pour nous les gosses, cela devenait ennuyeux. Vers huit heures, le ton des voix s'élevait :

– Si j'avais joué mon roi de carreau...

– Oh moi j'avais un bon jeu, mais voilà...

et ainsi de suite...

– Allons... disait mon père. Fais-nous du thé Soizic !

Un feu était vite allumé. L'eau commençait à bouillir au bout d'une quinzaine de minutes. Ma mère sortait

alors du buffet la grosse théière bleue à décor japonais que je trouvais si belle. Les hommes attendaient en conversant en breton. Le thé infusait. Une exquise odeur se répandait dans la cuisine. Tout le monde était gai. Ma mère emplissait le verre de chacun, à la russe. Lorsque le thé était bu, tous se retiraient, enchantés de cette soirée plus gaie que d'ordinaire.

Parmi ces compagnons, certains m'ont laissé un souvenir fort.

Madec était petit et sec, il avait de grosses bacchantes. Il mangeait du poisson par un coin de la bouche et sortait les arêtes par l'autre coin. Il faisait des tours de prestidigitation avec un mouchoir et une pièce de cinquante centimes. Pour détourner notre attention, comme les camelots, il nous étourdissait de ses propos, afin de nous empêcher d'observer ses gestes. Ensuite il fallait lui payer un verre. C'était son « susucre ». Il avait aussi une belle voix et chantait parfois.

Jean-Louis, on l'accusait d'avoir plus de beurre le samedi que le lundi. En effet, il l'étalait sur son pain, puis comme pris de regrets, il grattait sa tartine et remettait la matière recueillie, un mélange de beurre et de

mie de pain, dans sa coupe. Il était très adroit. Il savait, comme il était traditionnel de le faire dans les milieux maritimes, tailler des petits bâtiments à trois-mâts avec tout leur gréement. Il les introduisait dans des bouteilles en les faisant passer par le goulot, mâts couchés. Ensuite il les redressait à l'aide de fils destinés à cet usage. Il fixait les bâtiments sur une base de mastic sur laquelle il avait sculpté des vagues teintées en bleu avec des moutons blancs. Il travaillait sans bruit, avec une patience admirable. Il eût pu faire un artiste, au lieu d'un homme à toutes mains... Étrangeté du destin...

Charles Frédéric était différent et nous paraissait bizarre. On disait de lui qu'il était un enfant trouvé, probablement d'origine suisse allemande. Il avait été élevé à la campagne comme un pod-saout¹. Sa figure était carrée avec des sourcils hauts d'un doigt que se rejoignaient à la racine du nez, des cils très longs, des yeux gris d'acier, un nez assez fort, une bouche épaisse et une grosse barbe noire. Il savait réciter à toute vitesse les boniments des forains, en breton, et dire beaucoup de drôleries. On disait qu'il était sournois et capable de méchantes actions : faire tomber des pierres sur quelqu'un du haut

¹ Gardien de vaches

de l'île, défaire en douce les nœuds d'un échafaudage où travaillaient des gens qui peignaient les tourelles. Peut-être gardait-il quelques rancunes et éprouvait-il le besoin de se venger ? Ce serait arrivé, disait-on, plusieurs fois. Cependant on n'en a jamais été très sûr, car personne n'en a eu de preuves. Pour ce qui nous concerne, nous n'avons jamais eu à nous en plaindre.

Le bateau des Ponts et Chaussées était amarré sur sa bouée, tout près de l'île. Un soir, les hommes décidèrent d'aller poser des filets afin de varier l'ordinaire des repas et proposèrent de nous emmener. La barque lourde et robuste, était maniée par des bras solides qui ramaient en cadence. On contournait l'île et les roches couvertes de goémon qui la cernait, le bout du jardin avec sa croix de fer. On allait au Corbeau, tourelle rouge, située à 400 mètres environ de l'île Louët à laquelle étaient accrochés un gros anneau de fer et quelques maillons énormes et rouillés. J'étais à l'avant de la barque où je prenais peu de place, m'appuyant contre l'étrave, et là, je regardais l'eau située trente centimètres plus bas. En cas de vent, l'avant s'enfonçait dans les vagues. Quelquefois je recevais des paquets de mer. J'aimais cela, quelle joie d'être presque

dans la vague, de danser avec elle, de la fendre, de voir se former sous moi ses volutes vertes et écumantes ! Cette promenade en mer nous procurait un doux enivrement et nous revenions à la maison avec le sentiment d'avoir goûté un très doux plaisir, une enivrante poésie du soir, de la mer, du ciel étoilé. Et que nous dormions bien ensuite !

À l'île Louët on recevait souvent des visites, toutes sortes de visites et à toute heure du jour et de la nuit.

Au printemps, c'était les Potred Primel qui venaient senner le soir quand il faisait beau. Ils posaient leurs sennes et faisaient du bruit avec leurs avirons : ploum ! ploum ! pour chasser le poisson vers le filet. Il leur arrivait de monter à la maison pour demander du feu et ils restaient un moment à fumer la pipe quand il leur fallait attendre la marée.

Un soir d'hiver, Louis Réguer était parti à la chasse aux canards. Sa femme était toute seule à la maison et chauffait son dernier-né avant de l'emballoter pour la nuit. Tout à coup elle entend des pas et trois hommes font irruption dans la cuisine. Ils demandent du feu,

prennent une braise avec les pincettes et allument leurs pipes. Ils restent là presque sans causer et Soizic n'est pas très rassurée. Que veulent-ils ?

C'est avec un grand soulagement qu'elle voit arriver son mari avec son fusil et son chien. Il a bien vu le canot à la cale et s'attendait donc à trouver des visiteurs, mais il a posé son fusil dans l'entrée par habitude. Lorsqu'il eut examiné les figures et reconnu les nouveaux venus, il est allé reprendre son fusil et a interpellé chacun par son nom.

– Tu es Jean Bouzot n'est-ce pas ? La police te recherche.

– Et toi Louis Varden ? Tu as terminé ta prison ?

De se voir reconnus et à la vue du fusil, les trois hommes ne se sont pas fait prier pour rembarquer dans leur canot et ils ont suivi le conseil du gardien :

– Et ne revenez plus !

Venaient-ils faire de la contrebande, voler des huîtres ou se reposer ? On ne l'a jamais su.

Kerdodé était un vieux pêcheur. Il venait assez souvent à l'île Louët quand un mauvais grain s'annonçait, afin de se mettre à l'abri. Il avait un vieux chapeau sans forme ni

couleur qu'il retenait par une ficelle nouée sous le menton. Sa joue portait un kyste énorme que nous appelions « hernie » et qui était aussi grosse que sa joue. Son casse-croûte tenait dans un mouchoir à carreaux noué aux quatre coins : un morceau de pain et du lard. On lui offrait un café pour se réchauffer et quelquefois un petit verre d'eau-de-vie. En compensation, il nous offrait d'énormes pinces que les dormeurs avaient lâchées. On les faisait griller sur la braise et c'était délicieux.

Françaique ar Rhu avait des casiers de réserve au bout du jardin. Quand il y venait mettre les homards et les crabes qu'il avait pêchés, on faisait la causette. Il apprenait les nouvelles aux isolés et leur faisait quelques commissions. Pendant un certain temps, sa femme Annaik vendit le poisson de Louis Réguer en même temps que celui de son mari à Morlaix.

Pour la contrebande, Louis Raimon était le roi. Il possédait un petit yacht rapide, le Furcheur, et il allait au large du l'Île Ricard attendre les bateaux qui le ravitaillaient en poivre et autres denrées prohibées. Le plus difficile

était de débarquer la marchandise à l'insu des douaniers. Du côté de Kérarmel on avait vu, la nuit, des enterrements avec curé, cercueil, cortège silencieux. Ceux qui les rencontraient en avaient peur et s'enfuyaient pensant avoir vu *an Ankou*¹ mais pour d'autres, le cercueil devait contenir de la contrebande. Louis R. n'a pas dû employer ce procédé. Il habitait à Piguet, une belle propriété au bord de l'eau. Sa femme, Finette se saoulait.

Une nuit, le Furcheur était rentré, et au petit matin les douaniers sont arrivés à Piguet pour surprendre le contrebandier et mettre la main sur la contrebande. Ils n'ont trouvé que Finette, saoule comme à l'ordinaire.

– Où est ton mari ? Il est rentré cette nuit ?

– Il est mort et enterré ! et d'éclater de rire au nez des douaniers.

À chaque question, la réponse était invariable. Il est mort et enterré ! et les rires éclataient de plus belle. Si les douaniers avaient été plus perspicaces ils auraient pu remarquer que dans le jardin se trouvait un nouveau parterre. Louis R. avait enterré sa marchandise et camouflé le tout à l'aide des pots de fleurs de la serre. Il avait ainsi créé un parterre tout fleuri et Finette trouvait cela

¹ *Le diable*

amusant.

Un vendredi, maman était allée vendre, comme d'habitude, du poisson jusqu'à Taulé. C'était le meilleur jour de vente, et ses clientes l'attendaient afin de servir du poisson frais au repas de midi. Avec sa coiffe blanche, elle marchait d'un pas alerte et avait un mot pour chaque passant, selon l'habitude du pays. La manne vide, le retour se faisait à travers champs. En passant dans la prairie de Keromnès elle cueillait un bouquet de jonquilles lorsque c'était la saison.

Ce jour là un peu lasse, mais de l'argent dans son porte-monnaie elle dit à papa qui était venu la chercher à Pen-a-Lan :

- Si tu avais préparé le repas, je serais vraiment très contente car j'ai faim et je suis bien fatiguée.
- Ma foi, répond papa, j'ai été mis à la porte de la maison. Tu vois ce bateau ? Et bien ! c'est un évêque qu'il a amené à l'île Louët.
- Un évêque ? Je ne te crois pas. Je ne crois pas à cette histoire.
- Et il a un cuisinier chinois qui a allumé le fourneau à charbon de bois, et il a fait trois feux dans la

cheminée. Il cuit du riz dans une marmite, il coupe de la viande et un tas de choses. Ah! c'est une drôle de cuisine. Et il en a des casseroles sur le feu !

- Ça, dit maman, c'est une preuve que ce n'est pas un évêque. S'il mange de la viande un vendredi, ce n'est pas un évêque. Et puis, comment est-il habillé ?
- Comme les autres qui l'accompagnent.
- Et tu crois ça, toi ? Allons ! tu me racontes encore une histoire.
- Tu vas voir !

Et le canot arrivant à l'île Louët, maman débarque et trouve la table mise dans la cour, dehors au soleil. Quelques Messieurs bien mis bavardent avec deux dames et maman remarque qu'on s'adresse à l'un en l'appelant « Monseigneur », mais ça ne suffit pas. Elle regarde ses mains et aperçoit la bague ornée d'une améthyste, l'emblème de la bague de l'évêque. C'est bien un évêque.

- Mais puisque c'est un évêque, il ne va tout de même pas manger de la viande un vendredi !

Et maman suit d'un oeil attentif le cuisinier chinois, vif comme un lutin, sautant du fourneau à la cheminée, surveillant ses casseroles.

– *Mâ* ! se dit maman il faudra que je sache si oui ou non, l'évêque mangera de la viande.

Lorsque tout le monde se mit à table, l'évêque fit un signe de croix de la main au dessus de la table, dit quelques paroles, ou quelques prières et tout le monde se mit à dévorer à belles dents.

– Tu as vu dit papa, « *escagoto grésillado* » et la viande devient poisson et on est en règle avec le Bon Dieu.

C'était fête lorsque nous allions à Guerral. On prenait contact avec le monde que nous connaissions si peu. Maman nous disait :

– On va débarquer à Kerarmel. Vous allez voir des moutons, des canards et des oies.

C'était merveilleux ! Je ne connaissais ces bêtes que par les images et je ne me lassais pas de les regarder. Je trouvais les canards tellement pitoyables quand il marchaient. De là, à travers champs, nous arrivions à la ferme de tante Marie. Elle nous accueillait à bras ouverts, nous donnait des tartines avec beaucoup de beurre et si c'était l'automne, elle nous conduisait au verger et nous désignait les meilleures pommes, les plus mûres.

– Et faites du cidre ! Nous disait-elle en nous quittant.

Nous en mangions tant que nous pouvions, nous remplissions nos poches et en rapportions plein le panier noir qui avait apporté du poisson.

Mais la grande fête, celle dont on parlait toute l'année, c'était la Foire-Haute. En vue de la Foire-Haute, on pêchait des bigorneaux à toutes les grandes marées. Au retour de la pêche, on pesait : Louis 400 g, Marie 350 g et les comptes étaient sérieusement tenus. Lorsqu'il y en avait plusieurs kilos, on les vendait à une marchande de poisson cinq sous la livre et chacun recevait le prix de ses bigornes. L'argent était mis dans la tirelire et chacun avait la sienne : Pierre avait un chat, Thomas une poire et moi, Marie une pomme.

Aux environs du 15 octobre, nous manquions l'école un samedi après-midi. Par un billet de maman, les maîtres et ma maîtresse étaient prévenus que nous allions à la Foire-Haute. Quand le bateau des Ponts et Chaussées était là, c'était avec lui que nous allions jusqu'aux écluses, sinon on trouvait toujours une gabarre pleine de sable qui nous acceptait à bord. Pour maman, la Foire-Haute, était une fête à laquelle elle tenait beaucoup. Elle lui

rappelait sa jeunesse, quand elle allait avec les filles de son âge voir les diverses attractions et se lancer des confettis. La première année de leur mariage, ils étaient allés tous deux en canot jusqu'à l'écluse. À partir du bas de la rivière papa avait débarqué et halé le canot en courant le long de la rivière. Cette année là il s'était offert un fusil pour aller à la chasse et maman avait reçu une montre en argent.

C'était bien dans la tradition d'aller à la Foire-Haute et nous n'y manquions jamais. On cassait les tirelires et on comptait les sous. On donnait le tout à maman et ensuite c'était elle qui payait. On avait droit à un tour de chevaux de bois, un tour de montagnes russes, du nougat, et un objet utile : un plumier, une autre fois c'était un jeu de dominos. Une année, il y avait un cinéma ; maman n'avait jamais vu le cinéma et nous non plus. On jouait « les Misérables » et nous avons vu l'épisode de Jean Valjean ; jamais je n'ai vu maman aussi enthousiaste. C'était le cinéma muet, mais quel succès ! Avant le film, une jeune fille s'était placée devant l'écran et tout à coup nous l'avons vu se transformer en papillon qui ouvrait et fermait ses ailes aux multiples couleurs. C'était de la

magie. Les baraques étaient éclairées à l'acétylène qui dégageait une odeur particulière qui se mélangeait à l'odeur des crêpes qu'on faisait en plein vent sous le viaduc. On recevait des poignées de confettis, on regardait toutes les boutiques avec de grands yeux. Tout à coup, maman s'inquiéta :

– Où est Thomas ?

Pas de Thomas en vue et la foule était dense et houleuse.

– Retournons sur nos pas dit maman.

On fit demi-tour en écarquillant les yeux pour tâcher d'apercevoir le poussin perdu. Il était devant la « Noce à Thomas » que nous avions regardée l'instant d'avant, et si absorbé à regarder le jeu de massacre qu'il ne s'était pas aperçu de notre départ.

On regardait Abou Kallil, un Turc moustachu avec de grands yeux terribles, coiffé d'une chéchia qui faisait des berlingots, vendait des montagnes de nougat et des noix de coco. Lorsqu'on avait tout vu, on rentrait vers onze heures les oreilles bourdonnantes du tintamarre de la fête, la tête lourde et les jambes flageolantes.

Les collégiennes avaient maintenant une chambre

au Marc'hallac'h¹ et c'était là qu'on dormait ; on faisait paillasse par terre puisqu'il n'y avait que deux lits.

Le lundi matin, le vieux capitaine du bateau des Pont-et-chaussées avait fixé le départ à 6 h. On savait bien qu'il ne partirait pas à cette heure là ; mais il fallait être à l'heure au rendez-vous sinon, il ne nous aurait pas pris à son bord.

Je me souviens d'avoir été une seule fois à Traon Nevez Bian, chez les vieux tontons de maman. C'était loin pour nous. Comme d'habitude on avait débarqué à Kérarmel et à travers champs on avait couru jusqu'au Guerral. Avec papa on courait toujours. Tante Marie qui avait du cœur se fit un plaisir de nous prêter son char-à-bancs. Le cheval avait des grelots à son collier. On nous fit monter en voiture et quand je vis papa prendre les rênes et le fouet, je restai stupéfaite d'admiration et aussi d'inquiétude. Papa savait bien conduire un bateau, mais un cheval, une grosse bête comme ça !

– Conduire les chevaux, c'était mon premier métier, dit papa.

Il faisait trotter le cheval et les grelots tintaient

¹ *Place du marché*

joyeusement. Hauts perchés, nous voyions les champs des deux côtés de la route et c'était amusant d'être cahotés dans la voiture. On arriva ainsi en brillant équipage à Traon Nevez Bian. Le cheval fut dételé et mis à l'écurie tandis que le char-à-bancs dans la cour, tendait ses brancards vers le ciel.

Il me parut que l'accueil n'était pas très chaleureux et on ne resta pas longtemps. Les grandes personnes discutaient dans la maison, tandis que nous vaguions dans la cour et l'aire. Les tontons refusaient de donner à maman l'argent qui lui revenait de ses parents. Ils voulaient que le dernier frère ait une part et on se quitta assez froidement.

On s'en revint au Guerral pour reprendre l'attelage et l'on reprit, toujours courant, le chemin de Kérarmel où le canot était au mouillage.

*Mr et Mme
Pélefrène*

Un jour d'été, alors que maman faisait ses commissions au bourg, une bonne femme lui dit :

– Il y a un touriste à la Croix qui cherche un marin pour aller en mer. Est-ce que ton mari ne voudrait pas aller avec lui ?

Comme maman était une femme de décision, elle s'est rendue tout de suite à la Croix, à la villa Ker Izella qu'on lui avait indiquée. On lui a montré un monsieur sur la plage et Maman est allée le trouver. Il était assis tout seul sur le sable, la tête dans les mains, l'air morose.

Le marché a été vite conclu et en arrivant à Pen-a-Lan, maman a annoncé à son mari qu'il était embauché par Monsieur Pélefrène pour toute la saison, à raison de 6 Francs par jour. C'était une aubaine qui plaisait énormément à Papa. Le matin, il se rendait en canot à la Grève Blanche où M^r Pélefrène embarquait. Le plus souvent il apportait un panier plein de provisions et ils restaient en mer toute la journée. Ils allaient d'île en île, chassant ou pêchant. Ils ont même fait le tour de l'Île de Batz avec le canot noir, Papa ramant.

Mr Pélefrène était bon tireur, mais le père Réguer aussi, alors ils organisaient des concours. On jetait une

bouteille, vide bien sûr, à la mer et quand elle était assez loin, on tirait dessus. Ce n'était pas facile parce que la cible bougeait au gré des vagues et le tireur dans le canot bougeait aussi. Le soir quand ils débarquaient à la Grève Blanche ils avaient tellement d'oiseaux, de toutes sortes : mouettes, cormorans, pies de mer, courlis qu'il se formait un attroupement d'admirateurs.

– Où avez-vous tué ce cormoran ? Qu'allez-vous en faire ?

– On va le manger

– Ah ! ça se mange ? Tiens nous irons aussi à la chasse.

Papa avait imaginé de jouer un tour à ces nouveaux chasseurs et M^r Pélefrère avait approuvé avec enthousiasme. Le cormoran vidé, ils avaient bourré la peau de paille ! Un fil de fer maintenait les ailes étendues comme font les cormorans qui se sèchent au soleil et tous deux l'avaient posé droit sur Saint-Carantec. Le cormoran solidement fixé, nos compères sont allés du côté de Callot et surveillaient les bateaux de la Grève Blanche. Quand ils en ont vu un prendre la direction de Saint-Carantec, Papa a forcé sur les avirons pour ne rien perdre du spectacle. Avec bien des précautions les chasseurs se

sont approchés du rocher, Pan ! Le cormoran accusa le coup, Pan ! Il bougea encore, mais ne tomba pas ; Pan ! Pan ! Ça canardait dur et le cormoran était toujours là !

Mr Pélefrère riait comme un bossu, et bien que Papa prétendait qu'il ne savait pas rire, il faisait « tch ! tch ! tch ! » Mais il avait du plaisir. Finalement, les chasseurs intrigués sont descendus sur le rocher pour voir ce qu'avait ce cormoran et ils étaient furieux.

Mme Pélefrère accompagnait quelquefois son mari, mais alors le plaisir était bien moins grand. Elle était un encombrement et on ne pouvait parler à l'aise.

Un jour, elle avait décidé d'accompagner son mari, malgré lui. Ils devaient venir à pied à Pen-a-Lan et lui, à grandes foulées de ses longues jambes, marchait vite. Elle, avec ses chaussures à talons Louis XV, sa longue robe à falbalas et surtout son corset serré pour lui faire une fine taille ne pouvait le suivre. Elle s'essouffait, suait, suppliait d'aller moins vite et de l'attendre. Le bois de pins était touffu et il y faisait une chaleur torride, sans un souffle d'air. En arrivant au bord de l'eau, elle se trouva mal et s'évanouit. Mr Pélefrère et Papa n'ont pas été

embarrassés. Pour faciliter la respiration ils ont coupé le lacet du corset avec un couteau et M^{me} Pèlefrène est revenue à elle. Mais quand elle a vu dans quel état étaient ses vêtements, elle était furieuse et s'est mise à agonir ses deux secouristes de sottises.

Un autre jour, ils revenaient de la Croix en canot avec papa. Il ne faisait pas bien beau et le vent était assez fort. Ils avaient projeté d'aller à la pêche au plein de la marée. Le canot accoste à la cale et M^r Pèlefrène invite Madame à descendre.

- Je veux aller à la pêche avec vous !
- Je te dis de débarquer !
- Je reste avec vous !
- Je te prie de débarquer !
- Je n'en ferai rien.

Lestement, M^r Pèlefrène saute sur la cale.

- Réguez, amarrez le canot sur le va-et-vient.

Papa exécute l'ordre avec un malin plaisir, saute sur le rocher et tire le canot au large ! Tous deux entrent dans la cuisine et se font servir un café par maman.

Au bout d'un moment maman étonnée demande :

- Je croyais que M^{me} Pèlefrène était avec vous ?

- Oui, mais elle n'a pas voulu débarquer.

Mais maman avait deviné que c'était encore un tour qu'on avait joué à la pauvre dame et elle s'est mise à les disputer.

- Vous n'avez pas honte ! Ce ne sont pas des choses à faire.

M^{me} Pèlefrène va avoir froid dans le canot ! Louis, va débarquer M^{me} Pèlefrène. Mais Louis ne bougeait pas et attendait les ordres de son patron. Au bout d'un moment ils sortent, papa tire le canot au bord et accoste à la cale. M^{me} Pèlefrène ne se fait pas prier pour débarquer et accepte la main secourable de son mari pour ce faire. Dès qu'elle a posé le pied sur la cale, ploup ! Mr Pèlefrène a sauté dans le canot et les deux compères s'en sont allés pêcher à Toul Don.

M^{me} Pèlefrène va se réchauffer avec un bol de café et maman la console de son mieux, mais ce n'est pas facile, elle est furieuse.

Quelquefois, leur fils Roger venait aussi et tandis que ses parents étaient en canot, il restait jouer avec nous. Il avait deux ans de plus que moi et je le trouvais extrêmement dégourdi.

– M^{me} Réguer, moi je sais l'heure.

– Pas possible !

– Une heure, une heure et demie, deux heures, deux heures et demie, trois heures, trois heures et demie.

Quand ses parents venaient le reprendre, ils s'infor-
maient :

– Tu as été sage ?

– Non, j'ai fait ceci, j'ai fait cela.

Il énumérait toutes les bêtises qu'il avait faites :

– J'ai bu plein, une soupière de café.

Une année Roger revint en vacances mais ses résultats scolaires lors des semestres écoulés avaient été particulièrement désastreux. Il fut donc jugé nécessaire qu'il travaillât pendant l'été. On le mit en pension chez un instituteur de Carantec qui avait, lui-même, deux garçons de treize et quatorze ans. Le maître devait donner à Roger des leçons de mathématiques pour essayer de rattraper le temps qu'il avait perdu et combler les lacunes de son savoir. Pour stimuler Roger, il le faisait travailler en même temps que ses propres enfants. Les matinées se passaient dans une sorte de salle de classe. Au tableau noir il fallait trouver la solution à des problèmes posés.

Par ailleurs, la vie était très simple et leur convenait tout à fait. Les après-midi ils faisaient des randonnées à bicyclette au bord de la Penzé ou ailleurs. Parfois ils allaient à la villa Ker-Izella, où la bonne Julie, retrouvait son « Roger-le-diable ».

Désirée, Jeanne et Nancy y allaient aussi, pour aider la cuisinière Julie et surveiller Roger sur la plage. Lorsqu'on ne le laissait pas faire ce qu'il voulait il lançait du sable à la figure.

Pour venir à Carantec, Julie voyageait en troisième classe avec Roger, tandis que les patrons voyageaient en première. Mais comme Julie craignait un accident ferroviaire, elle revêtait les dessous de sa patronne, pour qu'on ne découvre pas un blessé mal vêtu. Rosa, le chauffeur, italien venait en voiture pour accueillir la famille sur le quai de la gare de Morlaix.

Le samedi, ils emmenaient maman faire le marché à Morlaix.

– Tenez, M^{me} Réguer, mettez cette écharpe sur la tête, car avec la vitesse, vous allez perdre votre coiffe.

Et maman était très impressionnée dans cette voiture qui roulait à une vitesse folle, à peu près trente kilomètres

à l'heure et M^{me} Pélefrène tapait sur l'épaule de son mari :

– Pas si vite, Robert ! pas si vite !

C'était la première automobile que l'on voyait à Carantec.

Tous les étés, M^r et M^{me} Pélefrène revenaient à Ker Izella et tous les étés, papa était embauché. Mais il y avait chaque année des améliorations dans le matériel. Une fois c'était une canardière à cinq coups, une autre fois des casiers à crevettes, les premiers que nous ayons vus. Puis, M^r Pélefrène acheta un yacht « le Singoala ». La mort dans l'âme, papa aida à peindre et gréer le yacht, il n'était pas question, pour lui, de faire des croisières à Jersey et plus loin. Il fallut tout un équipage dont Penar-c'hoc fut le capitaine. Ensuite, il y eut une vedette et l'on posa des filets, des casiers. Pendant tout le temps que papa fut leur marin nous recevions aux environs de Noël une grande caisse de la Maison « Potin ». Elle contenait tout ce qu'on pouvait imaginer de produits alimentaires depuis le vermicelle, le chocolat, les biscuits, le café, les confitures, des bouteilles de vin fin, jusqu'aux savonnettes.

Et puis, ils finirent par se faire appeler de leur vrai nom :

M^r et M^{me} Mézières. Pélefrène était disoit-on, son nom à elle, qui avait été d'abord cuisinière chez Monsieur Mézières, petit fils de Félix Potin.

Monsieur Mézières était ingénieur. Il fit construire un joli château à Pen-a-Lan avec éclairage électrique produit par un groupe électrogène car Carantec ne possédait pas encore l'électricité. La salle à manger était immense et meublée d'un grand buffet rustique fabriqué spécialement à Landerneau. La cheminée prenait toute la largeur de la pièce, avec un petit banc de chaque côté à l'ancienne. On y brûlait des troncs de mimosas et dominant le tout, un tableau représentant « le mousquetaire à la lucarne » était du plus joli effet, et surtout très original. Le jardin d'hiver faisait suite au salon. À l'étage, les chambres étaient tapissées de toile de Jouy et les meubles d'acajou, avec salles de bain attenantes. Un architecte paysagiste avait disposé les arbres et arbustes avec art et tracé le jardin anglais. La vue était magnifique et tout y était d'un goût raffiné. Le potager regorgeait d'arbres fruitiers qui produisaient surtout des poires en abondance et dans la serre, une vigne mûrissait d'excellents raisins. Toute l'année, le jardinier qui selon M^{me} Mézières connaissait les

quatre branches s'occupait des légumes, des fleurs et des fruits, et se faisait aider par des journaliers. Tout était parfaitement tenu et M^r Mézières recevait beaucoup. Le château était presque toujours plein d'activités. Je ne me souviens que de Julie Potin parce qu'une rose porte son nom.

L'île noire

À l'Île Noire, le gardien, appelé par tous Zanzet, vivait aussi avec sa famille. Leur île était minuscule, battue des vagues qui entraient dans la maison malgré la double porte. Le matin on trouvait la cuisine inondée, les sabots flottants. Pas de jardin, rien qu'une cour battue des vents et souvent couverte par les embruns.

Les habitants de l'Île Noire avaient peut-être un avantage sur ceux de l'île Louët : par grande marée ils pouvaient aller à terre à pied, mais leur sort n'était pas enviable car la plupart du temps et surtout l'hiver, conduire les enfants à l'école, laver le linge, s'approvisionner de tout le nécessaire pour vivre, le chemin était bien plus long et les embûches nombreuses. D'autre part, le chenal de Tégulier beaucoup moins emprunté que ceux de Roscof et le Grand chenal accédant au port de Morlaix, faisait naître l'ennui de toute la famille. Le gardien, Zanzet, ne semblait pas se faire trop de soucis ou s'accommodait-il de son poste aux conditions de vie si difficiles, heureux de pouvoir nourrir sa famille.

D'un phare à l'autre, on se faisait des visites de politesse. Sur le seuil de la porte apparaissait le gardien, Zanzet, descendant d'un pas lourd, cadencé et bruyant. Avec une

bonhomie affectée, il nous souhaitait le bonjour. Ensuite venaient les considérations sur le temps, le baromètre, les températures comparées des derniers jours. Anna ou Tint'y Nana, sa femme, manifestait une joie bruyante par ses éclats de voix : « *O guerhez vari béniguet !¹* » et elle nous inspectait de la tête aux pieds. Nous entrions. On n'y voyait goutte : un antre. Les petites fenêtres, hautes et étroites, laissaient à peine passer un jour avare. Ce logis n'était guère attrayant. Est-ce la raison pour laquelle la femme du gardien n'était pas bonne ménagère ? On nous offrait le quatre-heures. Un peu de café-chicorée, celle-ci dominant nettement, nous était versé. Il avait, pour nous, un goût spécial, que nous n'apprécions guère. Au bout d'un certain temps, la visite était terminée. Il fallait songer au retour. Nous remercions nos voisins et redescendions sur la cale. Nous embarquions lestement et revenions vers notre phare, tout blanc.

A son approche l'arrière de l'îlot nous semblait dessiner le dos d'une grosse bonne femme, avec un châle vert, se penchant pour protéger, comme un enfant qu'elle aurait tenu dans ses bras, notre maison toute blanche et toute propre.

¹ *Oh ! vous autres, soyez bénis*

Une autre fois, nous allâmes souhaiter la bonne année à ceux de l'île noire. C'était à nos parents, les plus jeunes, de faire le premier pas !

- Ah ! dit Tint'y Nana désolée, Je n'ai rien à vous offrir, mais je vais vous faire du café la mort !
- Qu'est-ce que c'est le café la mort ? Interrogea notre mère intriguée par ce mot insolite.
- C'est du café avec de l'eau-de-vie, tu vas voir comme c'est bon !
- Ma foi, dit Soizic qui n'était pas du tout le genre de femme à boire de l'eau-de-vie, fais ton café avec de l'eau, comme tout le monde, sinon je n'en boirai pas !

Quand Tint'y Nana allait à terre on ne savait jamais, ni quand elle rentrerait, ni dans quel état.

Un jour qu'il était seul avec trois ou quatre de ses enfants, mal tenus, sans vêtements propres à se mettre, il voit venir la baleinière de l'ingénieur. Zanzet n'est pas longtemps embarrassé, il aligne les gosses sur des chaises dans la citerne. Il les recouvre tous d'une même couverture.

- Et maintenant, ne bougez plus et tenez-vous

tranquilles. L'ingénieur débarque, alors taisez-vous !
Vous êtes seul ?

– Oui, ! Répond Zanzet ! Ma femme est à terre avec les enfants.

La visite du phare commence. Mais allez donc demander à des gosses de rester silencieux et immobiles si longtemps ! En entendant du bruit, l'ingénieur entre dans la citerne et aperçoit des formes rondes qui s'agitent sous la couverture. Les rires étouffés s'arrêtent brusquement lorsque la couverture est enlevée et l'ingénieur se trouve devant de vrais petits diables effrayés et dépenaillés.

Tint'y Nana envoyait ceux de l'île Louët et il y avait de quoi. Elle le disait.

Un jour que Soizic était seule à l'île Louët avec ses enfants, elle entend la cloche sonner à l'île Noire.

– Va doué ! il est sûrement arrivé un malheur puisqu'on sonne la cloche. C'est sûrement pour appeler au secours.

Soizic abandonne ses enfants avec force recommandations, saute dans le canot et tire sur les avirons ! À l'île Noire, les enfants jouent et rient, livrés à eux-mêmes.

– Qu'est-ce qui se passe ? demande Soizic.

– Rien !

– Pourquoi avez-vous sonné la cloche ?

– On s'ennuyait....

À quelque temps de là, un dimanche, un peu avant midi, ceux de l'île Louët avisent le canot de l'île Noire qui faisait route vers eux.

Soizic Réguer avait un poulet qui mijotait dans la cocotte et comme c'était plutôt rare un festin pareil, elle n'était pas d'humeur à le partager avec des intrus. Un poulet pour six, ça peut aller, mais pour douze personnes ! Sa résolution a été vite prise : la cocotte a été enlevée du trépied et ramassée dans le bas du placard.

Elle dit aux enfants :

– On le mangera ce soir !

Et la marmite de soupe a pris la place de la cocotte sur le trépied. Malgré tout Soizic savait que sa ruse n'était pas complète, car la bonne odeur rôdait encore dans la cuisine quand les visiteurs entrèrent...

Ici s'arrête le journal de Marie Réguer.

Épilogue

Le lecteur pourra mesurer le courage, le dévouement et les sacrifices des parents pour donner à leurs enfants une bonne éducation et leur permettre de faire des études.

L'aînée, Désirée ainsi que la narratrice Marie sont devenues institutrices et de plus avaient appris à jouer du violon.

La seconde Jeanne, secrétaire aux Ponts et Chaussées de Morlaix, est celle qui s'est occupée le plus de ses vieux parents.

La troisième, Nancy, infirmière à Brevannes dans la banlieue parisienne y a fait toute sa carrière.

Le quatrième, Pod devenu aviateur a disparu en mer à 21 ans avec son hydravion à la veille de l'armistice de la guerre 14-18.

Le cinquième, Louis, commandant au Long Cours a terminé sa carrière comme Expert Naval.

Les sixième et septième, Thomas et Pierre, après avoir préparé Paimpol sont devenus patrons marin-pêcheur et se sont établis au Diben à la Pointe de Primel. Marie eut quatre enfants et Thomas un seul.

Louis et Françoise Réguer auraient, à ce jour, une vingtaine d'arrière- petits enfant.

Album



Île Louët



Louis Réguer et Françoise Pape



Désirée, Nancy et Jeanne



Louis Réguer et Françoise Pape



Les enfants Réguer



Jeanne Réguer



Nancy Réguer



Thomas Réguer



François Réguer



Pierre, Soizic, Pod, Jeanne, Nancy et Marie



Intérieur de la maison du gardien



Devant la maison du gardien



La chambre de l'ingénieur

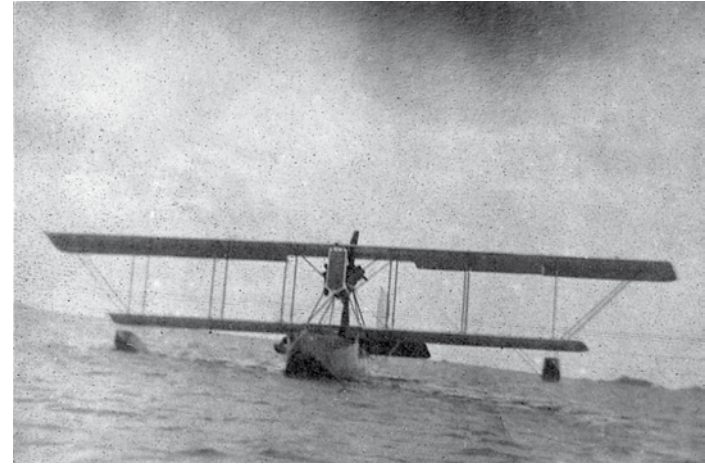


Le Pirate

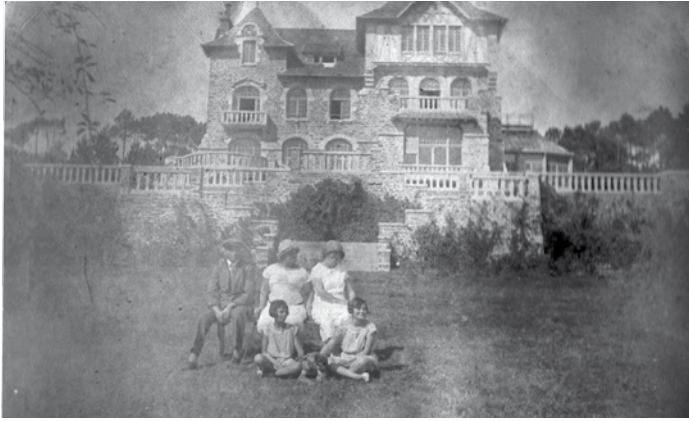




Le Pirate



Lhydravion de François



le château des Mézières



Julie, la bonne et Monsieur et Mme Mézières

Au pied du phare
de Marie RÉGUER

Édité par

mhun
7, rue Teulère
33000 Bordeaux
contact@mh1.fr
www.mh1.fr

Imprimé par

DEUX-PONTS
5, rue des Condamines
38320 Bresson
www.deux-ponts.fr

ISBN : 978-2-7466-4183-9

Dépot légal : Novembre 2011